

YVES OLIVIER

**24 EXERCICES
DE STYLE**

pastiches

PRIX

GONCOURS - toujours

2024

YVES OLIVIER

24 Exercices de style

Le narrateur rencontre dans un bus un jeune homme au long cou, coiffé d'un chapeau mou orné d'une cordelette. Ce jeune homme se fâche contre un autre voyageur, puis va s'asseoir à une place qui vient de se libérer. Un peu plus tard, le narrateur retrouve le même jeune homme devant la gare Saint-Lazare en compagnie d'un ami, qui lui conseille d'ajouter un bouton à son manteau.

Cette brève histoire, rendue célèbre pour avoir été racontée quatre-vingt-dix-neuf fois de quatre-vingt-dix-neuf manières par Raymond Queneau, trouve dans ce livre un nouveau souffle sous la plume d'Yves Olivier, qui, imitant le style d'écrivains aussi différents que Rabelais, Proust ou encore La Fontaine, la réécrit de vingt-quatre façons supplémentaires.

À la fois hommages et parodies, vingt-quatre pastiches hilarants à l'adresse des grands comme des petits lecteurs.

« Des pastiches saisissants, qui frappent par la justesse de leur imitation. Pour un coup d'essai, c'est un coup de maître. À mettre entre toutes les mains. »

— Le Poing

« La révélation de l'année. Du style, de l'humour, de l'érudition : ça n'augure que du bon ! Avec un tel ouvrage, Yves Olivier lance sa carrière sous les meilleurs auspices. Un livre à dévorer d'une traite. »

— Bernard Binger

« Désopilant ! »

— Mlle Figaro

Yves Olivier

24 Exercices de style

Pastiches

© *Yves Olivier, Morbihan, 2024*
Dépôt légal : juin 2024
ISBN : 978-2-9582440-0-2

*Nullique videnda, voce tamen noscar ;
vocem mihi Fata relinquunt.*

OVIDE

Notice

Dans son fameux *Exercices de style*¹, Raymond Queneau s'est employé à écrire de quatre-vingt-dix-neuf manières la courte histoire suivante :

Dans un bus de la ligne S², à une heure d'affluence, se trouve un jeune homme d'environ vingt-six ans, au cou excessivement long, coiffé d'un chapeau mou, dont le ruban est remplacé par un cordon.

Ce jeune homme s'énerve contre son voisin : il lui reproche de l'avoir bousculé. Puis, apercevant une place libre, il se précipite dessus.

Un peu plus tard, Cour de Rome, on retrouve ce jeune homme devant la gare Saint-Lazare. Il est en compagnie d'un ami, qui lui conseille d'ajouter un bouton à son manteau.

Dans le présent livre, nous nous sommes proposé de reprendre ce concept, en imaginant comment vingt-quatre écrivains célèbres, avec leurs styles, leurs genres et thèmes de prédilection propres, auraient raconté cette histoire.

Chaque titre de chapitre fait référence à l'auteur ainsi pastiché. On trouvera un index desdits auteurs en fin d'ouvrage.

Que nos lecteurs nous honorent de leur estime si nous imitons fidèlement ces artistes ; que nous soyons honni et méprisé de tous si nous y manquons.

Y.O.

1 QUENEAU Raymond, *Exercices de style*, Paris, Gallimard, 1947.

2 Ligne de bus à Paris. Aujourd'hui remplacée par la ligne n°84.

Camusien

Aujourd'hui, j'ai pris le bus. Ou peut-être hier, je ne sais pas. J'ai reçu un SMS du gouvernement : « URGENT : Vous allez bientôt perdre la vie. Consultez votre solde CPF et réclamez votre formation 100% prise en charge : <http://pshng.dz/IACu.> » Cela ne veut rien dire. C'était peut-être hier.

J'ai pris l'autobus à 17 heures. Il y avait beaucoup de monde. J'ai demandé à une vieille dame si je pouvais m'asseoir à côté d'elle, mais elle n'avait pas l'air contente. J'ai eu envie de lui dire que ce n'était pas de ma faute si toutes les autres places étaient prises, mais je me suis arrêté parce que j'ai pensé que n'avais pas à me justifier. De toute façon, elle ne pouvait pas m'en empêcher. Alors je me suis assis. Ensuite, je crois que j'ai somnolé un peu.

C'est un claquement de porte qui m'a réveillé. D'avoir fermé les yeux, l'intérieur de la voiture m'a paru éclatant de blancheur. Devant moi, il y avait des gens qui se bouscuaient pour sortir, d'autres essayaient d'entrer en même temps, et je me suis demandé pourquoi on n'attendait jamais que tous les passagers soient descendus du bus, avant d'y monter.

Peu après, un jeune homme s'est mis à crier. Il se trouvait dans le soufflet d'articulation. Il portait un feutre mou aux ailes larges et entouré d'un lacet. J'étais très étonné, parce qu'il avait un cou vraiment long par rapport au reste de son corps. J'ai pensé que ses parents avaient peut-être trop tiré sur sa tête quand il était plus jeune, et cette idée m'a fait sourire. Il s'adressait à un Arabe en bleu de chauffe : je crois qu'il lui reprochait de l'avoir bousculé, mais je ne saurais l'affirmer avec certitude. L'autre avait l'air de ne pas l'écouter. Il restait calme et silencieux. La tête

baissée, il regardait son smartphone ou ses pieds, ou n'importe quoi, mais il ne regardait que cela. Le jeune homme se plaignait toujours. J'aurais voulu qu'il se taise. Les autres passagers aussi semblaient agacés de l'entendre.

Un agent de médiation l'a rejoint, lui a parlé, mais il a secoué la tête, a bredouillé quelque chose, et a continué de gémir. L'agent est alors venu de mon côté. Il s'est assis près de moi. Après un court instant, il m'a demandé : « Pensez-vous que Sisyphe est heureux ? » J'ai répondu : « Oui. »

Après, je ne sais plus. Quelque temps a passé. Je me souviens qu'à un moment, j'ai cherché le jeune homme du regard, et vu qu'il avait changé de place. Puis je crois que je me suis assoupi.

Quand je me suis réveillé, j'étais allongé par terre au milieu du bus. L'agent de médiation était penché au dessus de moi. Il m'a demandé si j'allais bien. J'ai dit « oui » pour qu'il me laisse tranquille.

Tout s'est passé ensuite avec tant de précipitation, d'incertitude et de confusion, que je ne me souviens plus de rien. Une chose seulement : près de la gare Saint Lazare, au milieu d'une cour éclatante de blancheur, j'ai revu le jeune homme au long cou. Un petit homme assez frêle l'accompagnait. Il lui a dit en montrant le col de son manteau : « Si tu défais un bouton, tu risques d'attraper froid et de mourir d'une pneumonie. Mais si tu les fermes tous, ta gorge sera trop serrée et tu mourras asphyxié. »

Il avait raison. Il n'y avait pas d'issue.

Rabelaisien

*Comment Grantgoulet print le bus à Paris, du moyne qu'il
rencontra.*

Et de la tresbriefve harangue de maistre Maschebren.

On moys de septembre, au jour de son xxvi^e anniversaire, celui propre on quel Géands ataignent l'aage virile, Grantgoulet prenent congé du bon Pantagruel son pere, monta dans ung bus à Paris, coiffé d'un chappeau fait de poils de connil, ledict chappeau estant trez large, avecques cordon en lieu du plumart, et de suscroist portans écharpe grande de troys mille aulnes : car Grantgoulet avoit le coul long comme ont girafes de Africque.

En cestui bus le nombre des passagerz estoit tel, qu'ils se tenoient tous serrez comme des harans soretz. Parmy lesquelz on trouvoit :

Un pilot,
Deux policierz,
Huyt escholiers,
Unze estudians,
Un advocat,
Troys secretaires,
Deux mediciens,
Quatre mesnageres,
Un manesgeur,
Aulcun influensceur (eulx conveient en Ubeur),
Un kebapier gregoy,
Mille pelerins chynois,
Un portier latin,

L'Arabe du coing,
Six chosmeurs sans chaulmiere,
Un polithicaire preschant opium au peuple,
Deux trafficants de pantagruelion en joguigne Ribocque,
Et maints asnes boursicoteurs, prognosticateurs de creance et
pilleurs ès bourses à la Défense, qui faisoient tous grimace
comme cinges d'estre ainsi collez les uns contre les aultres.

Quoy voyant, Grantgoulet print grand peine, et soy dist à luy
mesme : « je trouve laid ce », dont feut depuis nommé ce bus l'S,
lequel circule encore aujourdhuÿ et joint les arrests Levalloÿs-
Elsass et Pantheon.

En l'omnibus estoit pour lors un meschant moyne nommé
Tatefion, qui ce pendent qu'issoient des passagerz, en proffitoit
pour chocquer roiddement le boyau cullier de Grantgoulet. A
quoy Grantgoulet se retourna, et luy tirant les cheveulx,
s'escrya : « Mor bieu ! je te apprendray à m'escorcher le
fondement ! Vien cza, que je t'arrache la teste ! »

Lors commençoit le moynon à se conchier de male paour.
Mais de faict, le relascha et luy laissa vie saulve Grantgoulet, car
icelluy ouyant d'aulcuns gehaigner « à seoyr ! à seoyr ! à
seoyr ! », apperceut une scelle libre, et incontinent s'y jecta.

Puys desboucha Grantgoulet un flacon de purée septembrale,
et chopinoit theologalement le reste de son voyage.

Plus tard, je ne sçay quand, je reveis Grantgoulet à la court de
Rome en compagnie de maistre Maschebren, lequel montroit du
doigt indice sa braguette grand ouverte, et luy disoit
pontificquement : « *Amen*, mon filz ! Si tu veulx mon advis, fay
ce que voudras. »

Durasoir

Jour. S.

Un homme.

Il est debout, il regarde : l'intérieur du bus, les passagers.

Le bus est plein, les passagers sont serrés.

L'homme se tient à une main courante. Il porte un chapeau de feutre à bords plats. Couleur bois de rose. Une ficelle remplace le ruban. Quel âge a-t-il ?

Son cou est long.

Il ne bouge pas. Il regarde :

Les passagers entrer, sortir, aller, venir, à chaque arrêt.

À gauche de l'homme, il y a un autre homme. Il le heurte plusieurs fois.

Il aimerait qu'il fasse plus attention. Il se tourne vers lui et dit : je vous demande de faire plus attention.

Il se tait, il attend. Il attend une réponse, une excuse. Mais l'homme qui l'importune ne dit rien.

La porte s'ouvre avec fracas.

Il détourne son regard. Il la voit.

Une place libre.

Il la prend.

Jour. Cour de Rome.

Il l'a rejoint. C'est le voyageur, l'homme du bus. Face à lui, un autre homme. Il montre son manteau. Il dit : là, il manque un bouton. Il ne répond pas.

Aulnois

Il était une fois un prince qui avait un cou si long, si long, si long, que rien plus ; et à cause qu'il avait un si long cou, on le nommait Tête-Haute ; il allait toujours couvert d'un chapeau de feutre mou orné d'un lacet d'or, et d'une riche écharpe de velours toute brodée de perles et de diamants ; tant y a, qu'on ne pouvait le voir sans l'admirer.

Un jour que Tête-Haute prenait le bus pour se rendre à la Cour, il aperçut un petit vieillard en haillons, qui faisait l'aumône en agitant un gobelet vide. Il s'arrêta devant le prince, et lui dit en tirant sur sa manche :

— Seigneur, auriez-vous quelques écus ou tickets-restaurants, pour m'acheter à manger ?

Tête-Haute, qui joignait à l'arrogance une avarice sans pareille, repoussa le pauvre petit vieillard, et lui dit d'un ton plein de mépris :

— Misérable mendiant, je n'ai pas de monnaie sur moi. Disparais sans délai, ou il t'en coûtera bien !

À ces mots, le pauvre vieillard s'énerva tant et tant, qu'il tremblait de tous ses petits membres ; dans le même temps, il lançait de terribles cris : « Chet, chet, hem, hem ! », et ses yeux brillaient comme une paire d'escarboucles enflammées. Il sortit de sa poche une baguette magique et s'écria :

— Ho bien ! ho bien ! trop rapiate créature ! Puisque ton cœur est rempli de radinerie, tu seras mille ans un gros rat !

Et aussitôt, Tête-Haute se transforma en gros rat noir. Dans la mélancolie qui l'affligeait de se voir ainsi métamorphosé, il poussa un terrible couinement, et courut se réfugier sous un siège, pour échapper au courroux du méchant petit vieillard.

Lorsqu'il se fut assuré d'être en sécurité, et qu'il songea à son état, il se prit à pleurer tant et tant, qu'il inondait le bus de ses larmes.

— Hélas ! gémissait-il. Si j'avais su que ce vieillard était un nécromancien, je lui aurais volontiers fait don d'un écu ! Mais que faire à présent ? Et comment conjurer ce sortilège ? Je crois que je préférerais être mort.

Il se prit encore à pleurer plus amèrement que jamais ; puis, tout accablé de chagrin, il s'évanouit.

Une voix céleste le sortit de son sommeil ; elle prononçait ces paroles ravissantes :

— Cour de Rome. Terminus. Nous vous invitons à descendre. Merci.

Le Rat le voulut bien. Il arriva ainsi devant la Gare Saint-Lazare. Elle se trouvait au milieu d'une Cour merveilleuse ; au lieu de granit, ses pavés étaient taillés dans du marbre ; on y voyait des fontaines en porphyre, des statues en corail, une grosse horloge en cristal de roche ; ses routes étaient incrustées de turquoises ; et de tous côtés, des baladins vêtus galamment dansaient au son des luths et des accordéons.

Comme il considérait ces merveilles avec ébahissement, le Rat aperçut une belle dame avec des ailes de papillons se poser au milieu de la Cour. Elle s'approcha de lui, et dit :

— Écoutez-moi, Tête-Haute. Je suis la Fée Opportune. Je ne viens en ces lieux que pour vous obliger. Approchez donc, et que par mon pouvoir de féérie, vous retrouviez forme humaine !

En disant cela, elle le toucha trois fois avec sa baguette magique, et Tête-Haute se trouva le même qu'il avait été. Mais il achetait bien cher ce bon service, car la taille de son cou avait encore augmenté, et tant, tant, que le col de sa veste l'eût étranglé, si la bonne fée ne l'avait promptement aidé à défaire ses boutons. Le prince reconnaissant se jeta à ses pieds, et après les avoir couverts de mille baisers, il jura qu'il lui obéirait en tout. Opportune répliqua simplement qu'elle fut d'avis qu'il rajustât son vêtement ; et satisfaite d'avoir rempli son office, elle disparut dans les airs.

Tête-Haute, délivré du fatal enchantement, ne pensa plus qu'à suivre le conseil de la fée. Mais sur la route qui menait chez son

tailleur, il rencontra à nouveau le petit vieillard, qui était toujours fort fâché contre lui.

Il est aisé de juger de la suite de cette aventure.

Tête-Haute ne vécut pas heureux.

Desnosse

Dans le bus il y a naturellement en cette heure pleine de monde et la torpeur et l'ennui et la promiscuité.

Les regards s'y heurtent confusément avec des corps hagards secoués par les cahots.

Il y a toi.

Dans le bus il y a la coupe molle d'un chapeau et un froissement feutré et l'étreinte d'un cordon.

Il y a toi.

Dans le bus défilent des bandes phosphorescentes et des voitures et des Vélib' et les reflets de l'asphalte. L'écho diffus des choses et le grondement de la ville.

Il y a toi.

Un tintement de carillon, la voix d'une femme.

Une porte claque. Des bruits de pas. Un piétinement.

Et pas seulement les passagers qui montent et qui descendent.

Mais encore toi qui t'impatientes et cingles la foule de tes cris,

Toi le déboutonné, toi que j'entends.

Parfois des éclats de voix miroitent au creux de mon oreille et résonnent comme le chant de la mer.

Quand je ferme les yeux, des ombres forment un étrange spectacle,

Des masses hallucinées qui surgissent et s'évanouissent et laissent derrière elles un espace vide,

Il y a toi sans doute, ô bel et impétueux jeune homme.

Et l'étendue de ton cou.

Et les parfums d'arbres magiques et la plainte du pauvre hère vieux de 3000 ans et la voix de femme derrière des grilles de fer et une cour.

Des pneus qui crissent sur un pavé livide et des ombres qui fondent dans la lumière.

Il y a toi sans doute que je ne connais pas, que je connais au contraire.

Toi qui, près de moi maintenant, peux m'écouter plus que jamais.

Toi qu'en dépit d'une rhétorique de magazine où périt l'élégance, où le tragique alimente les usines, où les eaux s'alourdissent de teintures et de plomb,

Toi qui, ô libre comme cinq heures du soir à la mairie de Paris, ô insouciant comme le bébé Cadum des affiches magnifiquement éclairé,

Toi qui, ignorant les conseils de l'amitié, laisses le vent se lover contre ton sein.

Dans le bus, il y a des étoiles frémissant sous des cloches de verre et le roulement des boulevards, des avenues, des rues, des parcs, des quais, des logements de millions et de millions d'inconnus et un bouton manquant.

Dans le bus, il y a cette heure pleine de monde.

Dans le bus, il n'y a pas d'anges gardiens, mais il y a des agents de sûreté.

Dans le bus, il y a toi.

Devant la gare aussi.

Diderotier

Comment s'étaient-ils rencontrés ? En prenant le bus, comme tout le monde. Comment s'appelaient-il ? Vous verrez bien. D'où venaient-ils ? De l'arrêt le plus prochain. Où étaient-ils ? Devant la gare Saint-Lazare. Que disaient-ils ? Jacques ne disait rien ; et son maître disait qu'il ferait mieux de faire ajouter par son tailleur ou sa mère ou lui-même un bouton supplémentaire à son manteau, car il était trop grand pour lui, et on voyait les poils de son torse dépasser des interstices qui se formaient entre chaque boutonnière.

Jacques. — C'est une longue phrase que cela.

Le Maître. — Comme ton cou, mon bon Jacques.

Jacques. — Allons, monsieur, vous avez tort de vous moquer. Mon capitaine disait que tout ce qui nous arrive de bien et de mal ici-bas était écrit là-haut. Si j'ai un si long cou, c'est sans doute pour une bonne raison.

Après une courte pause, Jacques s'écria : « Maudit soit le cordonnier et son cordon ! »

Le Maître. — Pourquoi diable t'emportes-tu comme cela ? La colère ne résout jamais rien.

Jacques. — C'est que ce scélérat, au lieu de raccommo-der mon chapeau, s'est contenté d'en remplacer le ruban par un bout de ficelle. Il me le rend dans une boîte ; je ne m'en aperçois qu'en rentrant chez moi. Je me fâche, décide de le lui retourner. Un bus passait pour aller à Fontenay, près de la mercerie ; je le prends ; il y a foule ; je m'installe entre deux bonhommes...

Le Maître. — Et tu te reçois un coup de coude.

Jacques. — En effet, un coup de coude dans les côtes ; et Dieu sait les conséquences extraordinaires qu'entraîna ce coup de

coude. Elles se comparent ni plus ni moins à la tornade provoquée par le battement d'ailes d'un papillon. Sans ce coup de coude, par exemple, je crois que je n'aurais jamais divorcé, ni décidé d'entrer à votre service.

Le Maître. — Tu as donc été marié ?

Jacques. — Si vous saviez !

Le Maître. — Et un coup de coude a mis fin à ton mariage ?

Jacques. — Un coup de coude.

Le Maître. — Tu ne m'en as jamais dit mot.

Jacques. — Je crois bien que si.

Le Maître. — Et quand cela ?

Jacques. — Pas plus tard que ce matin. Mais vous ne m'écoutez jamais, alors...

Le Maître. — Alors je suis là, je t'écoute. Raconte-moi l'histoire de ton divorce.

Jacques. — À quoi bon ? Vous l'oublierez encore.

Le Maître. — Essaie toujours. Peut-être est-il écrit là-haut que cette fois-ci je m'en souviendrai.

Ils s'assirent sous un abribus, puis Jacques commença l'histoire de son divorce. C'était l'après-dîner ; la digestion leur pesait ; le maître s'endormit. Lorsqu'il se réveilla, le bus qu'ils attendaient venait de passer. Voilà le maître dans une colère terrible et s'écriant « pourquoi diable ne m'as-tu pas réveillé ? », et son bougre de valet lui rétorquant « Ah ! Monsieur, ne me disputez pas, autrement je m'en vais ! »

Vous voyez, lecteur, que je suis en beau chemin, et qu'il ne tiendrait qu'à moi de vous faire attendre une heure, deux heures, trois heures, le récit du divorce de Jacques, en le séparant de son maître et leur faisant courir à chacun tous les hasards qu'offrent les transports parisiens. Qu'est-ce qui m'empêcherait d'embarquer le maître sur un bateau-mouche et de le couler dans la Seine ? d'envoyer Jacques dans le RER A ? d'y installer un colis suspect ? un voyageur malade ? un voyageur malade dans un colis suspect ? de les faire se retrouver au cœur des Catacombes ? puis de lancer à leur trousses une horde de rats affamés ? Que d'aventures sur le réseau Transilien ! Mais ils en seront quittes l'un et l'autre pour dix minutes d'attente, et vous pour ce délai.

Un autre bus parut ; ils y montèrent. Et où allaient-ils ? Lecteur, vous commencez à m'ennuyer avec toutes vos questions. Que vous importe de savoir où ils vont ? Si j'entame le sujet de leur voyage, adieu le divorce de Jacques. Alors tempérez-vous et cessez de m'interrompre. Ils voyagèrent quelque temps en silence. Lorsque chacun fut de meilleure humeur, le maître dit à son valet : « Eh bien, Jacques, où en étions-nous de ton divorce ? »

Jacques. — Nous en étions, je crois, à la déroute du gremlin qui m'avait bousculé. Je le tiens en joue avec mes pistolets, et l'accable d'injures. Il blêmit, bredouille quelques excuses, puis s'enfuit vers le fond du bus sans demander son reste ; j'allais pour le poursuivre, mais j'aperçus au même moment siège libre...

Le Maître. — Et tu l'a pris.

Jacques. — Vous l'avez deviné.

Le Maître. — C'était la meilleure chose à faire. Mais alors, qu'est-il arrivé au coquin qui t'a frappé ?

À cet instant, un contrôleur vint à leur rencontre et demanda à voir leurs titres de transport.

Eh bien, lecteur, à quoi tient-il que je ne cherche à vous désespérer ? Après tout, ne pourrais-je pas invalider les passes Navigo de Jacques et son maître ? Ils devraient payer une amende. Ils refuseraient. Ils se feraient arrêter. On les placerait en garde-à-vue. Ils s'évaderaient. — Et où iraient-ils ? — Toujours des questions ! Vous ne voulez donc pas que Jacques continue le récit de son divorce ? Une fois pour toutes, expliquez-vous ; le voulez-vous ? ne le voulez-vous pas ? Ah, bon ! Vous ne le voulez pas ? Alors je m'arrête ici.

Baudelairien

À UN PASSAGER

Le bus assourdissant autour de moi hurlait.
Mince, long, plein d'orgueil, couleuvre impétueuse,
Un passager fouetta une main baladeuse,
Secouant, agitant devant lui le lacet,

Qu'étéignait mollement le haut son chapeau.
Moi, j'admirais, serrant les dents dans un virage,
Son long cou, tour immense où crèvent les nuages,
Des boutons gorgés de sébum, de pus et d'eau.

Un éclat : « Terminus ! » — Ô ténébreux jeune homme
Dont l'échancrure au col laissait des poils paraître,
Te reverrai-je encor devant la Cour de Rome ?

Un autre ! est-ce un ami ? ton frère ? *amant* peut-être ?
Pour ainsi critiquer de ton buste l'aspect :
« Ôte-moi ce bouton, ôte-moi ce duvet ! »

Ernal

Tous les visages disparaîtront.

la femme accroupie qui urinait en plein jour derrière un abribus, en bordure du Boulevard Masséna, à Ivry, près du périphérique, se renculottait debout, jupe relevée, et montait dans le bus qui venait d'arriver

la figure rebondie du chauffeur sifflotant une chanson de Nancy Holloway, *Don't Make Me Over*

cette dame à l'avant du bus adossée contre le valideur, son passe Navigo dans une main, de l'autre empêchant son chariot de courses de se renverser dans un virage

ce vieux monsieur empestant le tabac, vêtu d'une chemise beige maculée de taches de vin, déclamant sans arrêt des poèmes, pompeusement, comme Guylain Vignolles dans le RER de 6h27 et qui faisait penser à Charles Bukowski tel qu'il était apparu dans une émission de Bernard Pivot

les mamies en dentelles déguenillées, la peau des bras pendouillant sur les mains-courantes

près des portes, les collégiens qui avaient posé leur cartable sur le sol, devant leurs pieds, sur lesquels les voyageurs ne manquaient pas de trébucher

le visage d'un garçon collé contre la vitre, qui traçait des symboles en forme de cœur dans la buée

le jeune homme accoudé à une rambarde, coiffé d'un chapeau en feutre noir, à larges bords, la calotte entourée par un lacet en cuir, retrouvé une demi-heure après endormi sur un siège à abattant. Derrière lui, une petite fille disait à sa mère en tirant sur sa robe « tu as vu comme il est grand le cou du monsieur ? », et

la mère lançait des regards alarmés autour d'elle, « parle moins fort ! Il pourrait nous entendre... »

cet homme en fauteuil roulant, la figure rongée par la dermatite, qui disputait l'espace UFR à une femme et son enfant en poussette

cet homme d'affaires en cravate Cerruti, qui faisait tout son possible pour ne pas toucher ses voisins, de peur de froisser son costume Saint-Laurent, et peut-être par snobisme

l'inconnu de la gare Montparnasse qui voulait monter dans le bus avec ses deux grosses valises. Quelqu'un dans la foule s'était écrié : « vous voyez bien qu'il n'y a pas de place ! » et le type était redescendu avec résignation, « je prendrai le suivant... »

l'ado vautré jambes dépliées sur un strapontin, rappelant le slogan de campagne : « Qui paresse aux heures de pointe risque deux ou trois plaintes »

le jeune cadre criant dans son smartphone un jargon inintelligible, je te forward la propale ASAP, c'est dans le pipe, je te laisse mon n+1 m'appelle

la silhouette menaçante d'un agent de médiation, posté à l'avant, près du chauffeur

les visages réels ou imaginaires, ceux qui vous suivent dans tout le réseau francilien

le profil d'une femme regardant le ciel, le tracé simplifié de la Seine

Serge le lapin qui se coince la main dans une porte

ce sexagénaire portant un masque FFP2, vestige d'une époque qu'on espérait révolue

ces dizaines de visages à moitié endormis, éclairés par l'écran de leur smartphone dans la pénombre du soufflet d'articulation

toutes les figures éblouies par la lumière des phares, réfractées dans les vitres et des flaques lumineuses, celles des piétons, des cyclistes, des automobilistes, se succédant à un rythme effréné sur des avenues indéfinissables

les visages du moment baignés d'une lumière qui n'appartient qu'à eux, les panneaux rétroéclairés JCDecaux

Tom Cruise sur l'affiche de *Top Gun Maverick*

Johnny Depp se retroussant les manches au cœur du désert de Mojave, à côté d'un flacon de parfum — Sauvage de Dior

Le sourire satisfait de Kylian Mbappé sur une publicité Unibet

Ils s'évanouiront tous d'un seul coup, comme ces dizaines de visages à chaque arrêt, aussitôt remplacés par d'autres.

S'annuleront subitement les milliers de mots qui ont servi à définir ce monde, leurs actes et leurs paroles, décrit les choses, le bus, fait frissonner les corps

les graffitis sur les parois et sur les sièges, les numéros de téléphone, les prénoms, les surnoms, les slogans

prendre le bus, c'est vibrer à l'unisson

Marius + Manu = <3

à demain

voussoir, aubette, vantaux, emmarchement, inox austénitique, les termes notés sur un carnet avec leur définition pour ne pas consulter à chaque fois le dictionnaire

les phrases tant redoutées

attention, la présence d'un bagage abandonné perturbe en ce moment le trafic de la ligne, nos équipes sont en cours d'intervention pour rétablir un service normal, merci

en raison d'un mouvement social de fortes perturbations affectent en ce moment le réseau RATP

je peux m'asseoir à côté de vous ?

ces insultes d'un autre âge, dont on s'étonne qu'on puisse encore user, entendues dans la bouche du jeune homme au feutre noir, qui accusait son voisin de l'avoir poussé, orchidoclaste, chiabrena, coprolithe, fot-en-cul, ostrogoth, paltoquet, arrière-faix de truie ladre

wesh, belek, c'est quoi les bails, y'a dra, ces mots de jeunes qui nous vieillissent brusquement, lancés à la cantonade, dont on se demande l'origine

l'anglais, l'allemand, l'espagnol appris en quelques mois à force d'entendre les annonces de la RATP, *please mind the gap*, *Achtung vor Taschendieb*, *no se separen de sus pertenencias*, qui donnent le sentiment d'être polyglotte

et les autres, énervantes à forces d'être entendues des milliers de fois, que l'on connaît par-cœur

n'oubliez pas de valider votre titre de transport dès la montée à bord, au risque d'être verbalisé

pour faciliter la montée, merci d'avancer vers le fond du bus afin de permettre le départ, veuillez vous écarter des portes, merci

Cour de Rome, terminus, tous les voyageurs sont invités à descendre, merci

Tout s'effacera en une seconde. Cet album de visages accumulés de la Porte d'Ivry à la Cour de Rome s'éparpillera. Ce sera une porte s'ouvrant en fracas, puis un tumulte de sensations heurtées, qu'étoufferont les clameurs de la ville. Tout s'évanouira dans cette polyphonie bruyante. Cette marée d'ombres se déversera dans les rues, remplira les boutiques, les cafés, les bureaux, ou disparaîtra dans une bouche de métro.

C'est une photo sépia, ovale, collée à l'intérieur d'un livret bordé d'un liseré doré, protégée par une feuille gaufrée, transparente. Au-dessous, *Classic-Photo, Olivera, Paris (S. Inf.re). Tel. 80*. Elle montre un jeune homme frêle, aux cheveux longs, bouclés, aplatis sur le front par un chapeau de feutre noir, devant la gare Saint-Lazare en compagnie d'un autre individu. La mine sévère de ce dernier, son regard désapprouvateur, un index tendu vers le ciel, tandis que de l'autre il pointe le manteau exagérément échancré de son ami — à travers cette mise en scène, on devine qu'il lui conseille d'ajouter un bouton à son habit.

Précieusement ridicule

Le soleil achevait sa course derrière les tours de la Défense, et déjà l'on voyait poindre au firmament les premières compagnes de la nuit, lorsqu'au détour d'une ruelle, je vis un Irisbus portant les armes de la RATP. Soucieux de préserver mes Richelieu des outrages de la boue, j'agitai ma mouvante dans sa direction, pour l'intimer de s'arrêter. Une fois à bord, je demandai à l'automédon :

— Fidèle, voiturez-vous aux Alpes de Paris ?

Il haussa un sourcil, puis répondit :

— Vous voulez dire le Pont-Neuf ?

— Furieusement.

Il opina du faîte en manière d'acquiescement. Puis, sans se montrer plus fécond en paroles, il flatta la pédale d'accélération d'une tendre pression du pied, et reprit la route sans plus m'accorder d'attention.

Quelle sécheresse de conversation ! songeai-je, en me frayant un passage parmi une manne d'illustres et de galants, qui avec moi souffraient passablement d'une indigence d'espace. De fortune, le bus se vida de la moitié de ses passagers à l'arrêt « Hôtel Rambouillet », et j'en profitai pour prêter mon derrière à un strapontin. Mais à peine eussé-je posé mes délicates pièces charnues dans cet écrin de velours, qu'un cri effroyablement strident frappa aux portes de mon entendement. C'était un frêle bourgeois, en pleine fleur de jeunesse, qui poussait le dernier rude contre son voisin. Il avait des cheveux d'ébène, finement bouclés, une peau d'ivoire sur laquelle bourgeoñaient quelques perles sébacées, et une longueur de cou des plus irrégulières ; un chapeau, désarmé de plumes et de rubans, mais qui palliait cette

frugalité de parement par une mignonne cordelette, lui couronnait la tête ; enfin, le col de sa veste était si profondément échancré, que j'eus grand peine à trouver sur lui quelque endroit qui offrit au regard toutes les garanties de la pudeur.

— Vous poussez votre incivilité jusqu'aux derniers confins de l'indécence ! criait-il d'une voix à fendre l'âme. Est-ce donc ma mort que vous cherchez ? Car enfin, depuis que je suis monté, le brutal de vos mouvements m'a déjà par six fois choqué l'épaule !

S'abandonnant à tout ce que le dépit peut inspirer de plus cruel, il se montra encore quelque temps très prodigue en reproches, puis il se détourna brusquement de l'importun, pour embrasser un fauteuil qui lui tendait les bras.

La nuit couvrait la ville d'un crêpe noir ; la Lune, de son céleste flambeau, lançait des rayons d'argent sur les ondes de la Seine ; tandis qu'un doux zéphyr, errant folâtement entre les bouches de métro, parfumait les boulevards de leur haleine délicate. Le silence régnait dans la capitale, et tout le beau monde dormait, à la réserve de deux jeunes gens qui, aux abords de la Cour de Rome, se plaisaient à chanter quelques galants madrigaux :

*Il faut finir mes jours en l'amour d'un anus,
Écume ni vaseline ne m'en sauraient sortir,
Et je n'y trouve rien qui pût me rabougrir,
Ni qui sût r'appeler le bout de mon prépuce.*

— Oh ! Oh ! s'écria le premier, qui se nommait Séraphis. En voilà un qui met en commodité de rire !

— N'est-il pas ? répondit son ami Gorgibus, qui n'était autre que le triste éphebe de notre précédente équipée.

— Et ce chef-d'œuvre a-t-il un titre ?

— Si fait ! Je l'ai nommé « Un accident de Voiture ».

— Ah ! Ah ! Cela excite en moi le naturel de l'homme ! s'exclama Séraphis en se tenant les côtes.

— D'ailleurs, dit Gorgibus, que vous semble ma veste ? N'est-elle pas d'un raffiné exquis ?

— Du dernier fin, mon cher ! Mais si vous vouliez porter plus loin l'élégance de votre vêtement, permettez-moi d'accroire qu'il nécessiterait l'agrément d'un surcroît de bouton.

Joycéen

O qu'estce que je déteste les transports en commun ça pue c'est cher c'est lent jamais à l'heure toujours bondé surtout le matin avec les mioches qui vont à l'école je déteste les gosses et maman qui me met la pression alors Molly quand estce que tu me fais un petitfils bientôt la trentaine tictac tictac dépêchetoï ma chérie l'horloge biologique tourne tu finiras par le regretter oui et après elle s'étonne que je bloque son numéro jamais de la vie j'aurai des mômes les nuits blanches les dépenses plus de liberté le périnée éclaté non merci de toute façon ce n'est pas écolo et puis encore fautil trouver le mec qui va avec hummm oui idéalement il est drôle romantique et attentionné quoi d'autre indépendant oui hors de question d'être sa maman son ménage sa lessive sa cuisine il gère tout seul il est musclé aussi et grand très grand plus grand que moi en tout cas j'aime lever les yeux pour le regarder avoir l'impression de contempler un géant me dresser sur la pointe des pieds pour l'embrasser mais pas trop grand non plus 1 mètre 90 c'est parfait je veux pouvoir caresser ses cheveux bruns ou blonds ou châains peu m'importe tant que ce n'est pas un rouquin ça porte malheur

olala il est pas mal celui là comment ne l'aïje pas vu plus tôt il dépasse tout le monde d'une tête au moins j'ai jamais vu un cou pareil sauf une fois sur Arte un documentaire sur les femmes girafes en Thaïlande les pauvres quand même porter ces anneaux toute sa vie déjà que moi l'idée d'avoir une alliance au doigt me donne froid dans le dos vraiment il est mignon je lui ferais bien un suçon puis O sa pomme d'Adam j'adore quand il déglutit on dirait un piston on doit avoir le même âge peutêtre qu'il est plus jeune 26 allez 27 ans il a du style en plus un peu rétro derbys

juste encore quelques tout petits centimètres et après je pourrai
oui j'y suis oui je l'ai oui enfin oui oui oui O L'ENFOIRÉ

ESPÈCE DE SALE VOLEUR avec ton vieux chapeau débile
là je te déteste c'était MA place mais quel bâtard de ses morts fini
à la pisse de hyène pardon Seigneur pour cette insulte mais
franchement il méritait vous avez vu comme il a pris mon siège
c'est injuste faites qu'il brûle en enfer vraiment je ne sais pas ce
qui me retient de lui tordre son cou de fragile oui ce serait facile
pourtant j'entendrais ses petits os craquer sous mes doigts et puis
O non je crois que je vais me faire dessus allez Molly calmeter
ferme les yeux croise les jambes et fais le vide dans ta tête
comme au cours de yoga avec Djego le dimanche matin sur M6
oui concentretoi sur ton souffle humpfou humpfou humpfou le
vide humpfou je ne fais qu'un avec mon souffle humpfou c'est
bien hum pfouuu encore hump pfouuu quel salaud quand même
hum pfou hum pfou humpfou humpfouuu le vide humm pfouuu
le vide huumpffou huumpfou huumpfou huumpfou huumpfou le
v i i d e e. . .

plus jamais j'irai aux WC de Saint Lazare 2 euros la minute
sur une cuvette aux marbrures douteuses quel racket à ce prix elle
doit rouler sur l'or la damepipi oups c'est vrai on dit technicienne
de surface maintenant c'est comme caissière faut dire hôtesse de
caisse et valet de chambre employé d'étage ça n'a pas de sens
bientôt on appellera les éboueurs des émissaires de propreté et les
forains des préposés aux manèges cette époque part en vrille
tiens mais c'est pas le voleur de siège de tout à l'heure je rêve ou
ce type en trench le menace non ils ont l'air de se connaître ils
rigolent mais pourquoi l'autre pointe son blouson O et puis je
m'en fiche.

Beckettiste

EN ATTENDANT LE OUIGO

Acte premier

Intérieur de bus.

Lumière bleue, aveuglante.

Vingt-quatre sièges disposés de façon aléatoire sur la scène. Maximum de désordre et d'asymétrie. Sur ces sièges, immobiles, vingt-quatre passagers recouverts d'un vieux drap percé au niveau des yeux. Aspects fantomatiques.

À l'avant-scène à droite, espace usager fauteuil roulant (UFR). Indiqué par un panneau pictogramme handicapé. S'y trouve un fauteuil roulant vide.

À l'avant-scène au centre, appuyé contre une colonne de maintien, Origan. La vingtaine bien avancée, grand, maigre, au cou volumineux de préférence, chapeau de feutre, manteau avec fermeture à bouton style Mackintosh, trop serré au niveau de la gorge. Il dort, le menton rentré contre la poitrine.

Derrière lui, immobile, recouvert d'un vieux drap percé au niveau des yeux, Matt.

Un temps long. Une annonce sonore se déclenche, une voix d'homme, trois secondes, s'arrête. Origan ne bouge pas. Bruit de portes qui s'ouvrent. Les passagers se lèvent, changent de place. Matt s'approche d'Origan et le pousse. Geste délibéré. Origan se réveille. Il lève la tête. Il tourne la tête à droite. Il tourne la tête gauche. Il se racle la gorge, se redresse, puis reste éveillé, le

regard fixe en direction du public. Annonce sonore plus courte, deux secondes. Claquement de portes.

Un temps long. Annonce sonore, voix d'homme, trois secondes. Origan ne bouge pas. Ouverture des portes. Les passagers se lèvent, changent de place. Matt pousse Origan. Geste délibéré. Origan ne bouge pas, ne dit rien, mais les mimiques de son visage trahissent son agacement.

Même jeu trois fois d'affilée. La troisième fois, à la poussée de Matt, Origan hurle de colère. Il se retourne brusquement.

ORIGAN (*regard noir, ton plaintif, à Matt*). — Suffit, il suffit, ça suffit, est-ce que c'est pas bientôt fini ? (*Un temps.*) Les gouttes s'ajoutent aux gouttes, une à une, et à un moment, c'est le vase qui déborde. (*Un temps.*) Tu l'auras bien cherché !

Subitement, Origan donne un coup de pied à Matt. Mais il le rate, frappe la colonne à côté et se blesse au tibia. Il gémit, s'éloigne en boitant vers l'espace UFR, et s'assied dans le fauteuil roulant.

RIDEAU

Acte deuxième

Cour de Rome, avec lampadaire.

Après-midi.

Une toile de fond en trompe-l'œil représente l'entrée de la gare Saint-Lazare.

Au centre, assis sur un banc, Origan et Dimitri.

ORIGAN. — Qu'est-ce qu'on fait maintenant ?

DIMITRI. — Je ne sais pas.

ORIGAN. — Allons-nous-en.

DIMITRI. — On ne peut pas.

ORIGAN. — Pourquoi ?

DIMITRI. — On attend le Ouigo.

ORIGAN. — C'est vrai. (*Un temps.*) Tu es sûr que c'est ici ?

DIMITRI. — Quoi ?

ORIGAN. — Qu'il faut attendre.

Dimitri fouille dans ses poches, pleines de carottes et de navets. Il donne une carotte à Origan, qui commence à la manger sans quitter des yeux Dimitri. Dimitri fouille à nouveau dans ses poches. Il en retire un billet de train.

DIMITRI (*Lisant son billet de train à voix haute, en ayant soin d'articuler chaque mot.*) — Départ à seize heures vingt-neuf de Paris Saint-Lazare arrivée à dix-neuf heures zéro sept à Caen train grande vitesse numéro cinquante mille cent soixante-quatre. (*Il désigne la gare en arrière-plan.*) Tu vois, c'est ici.

ORIGAN. — Mais si on s'était trompés ?

DIMITRI. — De ?

ORIGAN. — De gare.

DIMITRI. — Qu'est-ce que tu insinues ? Qu'on a raté le départ ?

ORIGAN. — Il devrait être là.

DIMITRI. — Peut-être qu'il est juste en retard.

ORIGAN. — Peut-être.

Silence.

VOIX EN COULISSE. — Messieurs !

Origan et Vladimir regardent en direction de la voix. Entre un agent de la SNCF.

DIMITRI (*méfiant*). — Que voulez-vous ?

AGENT. — Vous attendez le train cinquante cent soixante-quatre ?

ORIGAN. — Vous voulez dire cinquante mille cent soixante-quatre ?

AGENT (*hésitant*) . — Cinq... (*il se reprend*). Le train à destination de Caen.

DIMITRI. — Oui monsieur. Et alors ?

AGENT (*d'un trait*). — Je suis chargé de vous dire qu'il ne partira pas avant le mois prochain.

DIMITRI. — C'est vrai ?

AGENT. — Oui monsieur.

DIMITRI (*furieux, il se lève et saisit l'agent par le col*). — Vous plaisantez j'espère !

AGENT (*tremblant*). — Ce n'est pas ma faute, monsieur !

DIMITRI. — Et c'est la mienne peut-être ?

ORIGAN. — Mais laisse-le donc tranquille ! Tu vois bien qu'il n'y est pour rien.

DIMITRI (*relâchant l'agent*). — C'est bon, allez-vous-en.

L'agent sort en courant. Dimitri retourne s'asseoir sur le banc. Silence. Un temps très long.

ORIGAN. — Qu'est-ce qu'on fait maintenant ?

DIMITRI. — On attend.

ORIGAN. — Oui, mais en attendant ? (*Vladimir ne répond pas. Un temps.*) Et si on se pendait ?

DIMITRI. — Pour quoi faire ?

ORIGAN. — Ça passerait le temps. (*Silence.*) Viens voir. (*Il se lève, entraîne Dimitri vers le lampadaire.*) Et si on se pendait à ce lampadaire ?

DIMITRI. — Avec quoi ? (*Origan dénoue le cordon entourant son chapeau et le tend à Dimitri.*) C'est trop court.

ORIGAN. — Essayons quand même. Aide-moi à me le passer autour du cou.

DIMITRI. — Attends.

ORIGAN. — Quoi ?

DIMITRI. — Ton manteau. (*Il pointe l'index vers col de son manteau, qui lui serre excessivement la gorge.*) Il risque de te gêner.

ORIGAN. — Tu as raison. (*Il essaie de se déboutonner une première fois, en vain. Il s'acharne en ahanant, renonce. Désespéré.*) Aide-moi à défaire cette saloperie !

Ils essaient tous les deux de déboutonner le col du manteau d'Origan. Ils s'arrêtent, à bout de souffle, se reposent en haletant, recommencent. Même jeu deux ou trois fois.

ORIGAN (*abandonnant*). — Rien à faire.

DIMITRI. — En effet.

ORIGAN. — C'est le cou.

DIMITRI. — Il est trop gros.

ORIGAN. — Il est coincé.

DIMITRI. — On dirait un goître.

Silence.

ORIGAN. — C'est les navets. (*Un temps.*) J'en mange trop.

Silence.

DIMITRI (*Soudain furieux*). — C'est de ta faute aussi ! Depuis le temps que je te dis de faire élargir ton col ! Tu ferais mieux de m'écouter.

Silence.

ORIGAN. — Alors, qu'est-ce qu'on fait maintenant ?

DIMITRI. — Ne faisons rien. Attendons.

Silence.

ORIGAN. — Didi.

DIMITRI. — Oui.

ORIGAN. — Je me demande si on ne ferait pas mieux d'y aller à pied. (*Un temps.*) Ce serait probablement plus rapide.

DIMITRI. — Ce n'est pas sûr.

ORIGAN. — Non, rien n'est sûr.

Silence.

DIMITRI. — On peut toujours essayer, si tu veux.

ORIGAN. — C'est que... (*il hésite*) au point où nous en sommes...

DIMITRI. — Tu as raison, on n'a plus rien à perdre.

Silence.

ORIGAN. — Alors, on y va ?

DIMITRI. — Allons-y.

Ils ne bougent pas.

RIDEAU

Célinasse

Vroum ! Vrraoum !... C'est la pagaïe !... Des paquets de monde qui choquent, polkent, qui se tamponnent d'une rampe à l'autre !... *Braooum !...* C'est le bus qui s'ébranle et le tonnerre de cent moteurs en rage !... La carlingue hoque, éclate !... Un passager valse et fend la foule !... rigodon !... trébuche, se vautre dans la mêlée !... Toute la cohue qui bascule, se bouscule, se gueule des pleins torrents d'insultes !... Le bus cabre, braque, change de voie d'un seul coup !... fonce tout berzingue !... déboule Place de l'Étoile !... *Braooum ! Vraooum !...* Ça bringuebale drôlement, je vous dis !... Entre deux têtes et trois hanches je vois défiler des voitures... de toutes les couleurs !... une farandole !... rouges... vertes... jaunes... indigo... *Vroum ! Vrraoumm !...* Le bus bifurque encore... roule, houle, gicle !... asphalté !... et *criiii !...* pile sec !... À bord c'est la culbute générale !... impossible de tenir !... Dix, vingt gens décollent de leur siège !... Moi-même je m'envole !... m'écrase dans un tas de viandes comprimées... la bouillie !... Je me relève, je titube dans les ventres et les fesses mal torchées... m'embourbe dans toute cette fange humaine... *Vlang ! Brang !...* Les portes s'ouvrent... Une déferlante maintenant... râlante, suante, d'hallucinés pressés de descendre !... On se piétine les uns les autres... Ça groume terrible ! des noms d'oiseaux comme pas permis !... Plus d'une mère prend pour son grade !... Le plus hargneux, le plus râleux, qu'est là par terre étendu, c'est un foutu jазzeux, un jeune conneau en veste à carreaux avec l'étoile jaune marquée « zazou » dessus !... et son cou... un tronc !... j'invente rien quand je vous dis qu'il culmine !... deux, trois têtes plus haut que les autres !... tel quel !... il se relève tout furieux... ramasse son parapluie et son chapeau d'artiste... des bords si

larges qu'un vélodrome son chapeau !... il renoue la cordelette autour... et il prend tout de suite son voisin à partie !...

— Dis donc foirure, tu veux mes pompes pour me marcher dessus ?

Il dit... L'autre pipe pas mot... il a pas l'air d'entraver ce qui arrive... Le zazz continue !...

— Brute ! Hé, tu m'entends, racaille ! Crème de chiure !

Furax !... Il hurle... à s'en péter la gorge tellement qu'il s'égosille !... Tout le bus vibre de ses cris !... ça résonne sévère... l'écho rebondit d'un mur l'autre... nous revient en zigzag !... une vitre éclate... mon tympan aussi !... l'autre sonné bafouille... mais le zazz lui laisse pas le temps d'aligner deux mots !...

— Tes excuses je me torche ! il beugle encore... Damné macaque ! Que je t'y reprenne ! Ce sera ta noce ! Un festival dans ta trogne ! Ah ! Ma parole ! Tu vas jouir câgneux guignol si tu recommences !

Mais voilà que l'autre gus se réveille !... il écarquille les yeux, il pousse un cri, une plainte atroce, un déchirement de tout son être... et il lui bondit dessus ! comme ça ! sans prévenir !... aussi sec !... et *bim ! bam !* il lui flanque une, deux torgnoles !... là ! en pleine la poire !... le zazz, je vois, il pisse du sang !... ça gicle partout, de son museau, comme ça glougloute, une vraie fontaine !... il geint atroce !... il fait moins le fier d'un coup !... l'autre a pas terminé, il se retrousse les manches, sûr il va lui régler son compte... il s'approche !... *Vraouum ! Crrriiii !*... Encore le bus qui dérape !... en l'air ! tous on valdingue !... je suis projeté contre une rampe ! m'écroule... je vois trente-six, trente mille chandelles !... quand je me relève, je les vois plus les deux !... Ah ! Si ! le zazz ! là ! sur un siège ! Bon !... qu'on n'en parle plus !...

Ça a commencé comme ça, d'accord !... me reste encore à vous raconter comme ça a terminé... sur le tantôt, donc, j'avais un dur à prendre... à Saint-Lazare... je descends la rue de Vienne, retrouve la cour de Rome... celle-là, j'avais qu'à la traverser pour atteindre la gare... Et alors !... à l'entrée ! Qui je vois ? Ce chapeau ! et ce cou ! énormes !... Pas d'erreur ! le

zazou de tout à l'heure !... et un autre aussi... mastoc !... une vraie marmule !... des bras gros comme deux jambons !... Moi curieux, savez bien, je m'approche... tends l'oreille... l'autre y cause...

— Ah ! ben alors ! Ah ben mon petit pote ! Ah ben ça c'est carabiné !... Il se marre... Ah ben dis donc !... Il t'a bien dérrouillé le bougre !... Ça m'étonne pas !... Plume comme t'es, tu pouvais pas te défendre !... Aucune chance !... T'avais prévenu pourtant !... Dans le bus faut être maouss !... en imposer direct !... sinon tu prends tarif tout du long !... Et tu veux plus qu'on te cherche noise tu dis ?... Ah ! Ben dis donc alors mon petit pote, va falloir que tu te rambines !... Que tu te requinques en kilos !... Dix au moins !... Sans charre !... T'es tout maigrelard là !... Tu fais peine à voir !... Ah ça ! il t'a bien fadé le colon !... Ton portrait refait au poil !... Du propre !... Ah ! Mais c'est entendu !... Moi alors, je vais te prendre en main !... Et je peux déjà dès maintenant te prévenir !... Tu vas suer ma bonne bouille !... Tous les jours en salle de sport, avec moi !... Et pas de niaiseries !... L'aquagym, le pilates, c'est des trucs de rombière tout ça !... Tu vas bouffer de la fonte, mon petit fias !... Squat et soulevé de terre à chaque entraînement !... Ta diète aussi, je m'en arrange... Et pas du flan, hein !... *Shaker* de prote matin et soir !... Minimum !... Et de la barbaque à tous les repas !... Du fromage blanc ! le pot entier ! au goûter ! au coucher !... *Hop ! glop !*... Comme ça !... Et puis des œufs par douzaines !... De l'huile d'olive au goulot !... cul sec !... Et de l'avoine... de quoi nourrir toute une écurie !... Ah ! Mais je sais ce qu'il faut faire moi ! C'est terminé la grignote ! fini la picoraille !... Quatre mille !... cinq mille calories par jour, au bas mot !... Mais oui mon petit poulot !... Pour être gros, faut manger gros !... Pas de chanson !... Il biglait ses vêtements... Faudra changer tes fringues aussi... Parce que tes petits bénouzes taille XS ! Ah ! Mais dans six mois, tu flotteras plus dans ton falzar !... Et ta veste toute mignonne, je te le dis mon pauvre vieux crocodile, tu peux d'ores et maintenant lui ajouter quatre, dix boutons tellement que tu vas gonfler !... Ah ! Alors ! Est-ce que ça te botte comme programme ?...

Et le zazz en larmes, tout morve, dégoulinant... il répond...

— Oui, mon oncle.

Ubuesque

UBU
DANS
LE BUS

*Drame en deux Actes
en prose.*

ACTE PREMIER

Scène première
Le bus.

PÈRE UBU, LES PASSAGERS

PÈRE UBU. Cornegidouille ! Me voici dans l'ubus. J'ai le mal des transporcs et je vais maintenant commencer à prendre toute la phynance ; après quoi je tuerai tout le monde et je descendrai. Quel tas de gens, de par ma merdre, je n'en ai jamais vu autant ! Heureusement, j'ai pris ma caisse à finance et mon couteau à finance et mon bouquin à finance et ma trique à finance et mon crochet à finance pour tous les jeter dans la trappe qui se trouve à mes pieds !

Scène II
LES MÊMES

PÈRE UBU. Corneboudouille, écoutez-moi bien ! J'ai l'honneur de vous annoncer que pour enrichir l'ici présent Maître des Phynances, je vais faire périr tous les passagers et prendre leurs biens ! (*On le bouscule.*) Ah ! mais toi ! Fais attention ou j'i te mets dans ma poche avec supplice et torsion des jambes ! (*Aux passagers.*) Ceux qui seront condamnés à mort, je les passerai dans la trappe, ils tomberont sur la route où des voitures les écraseront.

PASSAGERS. Horreur ! au secours ! à l'aide !

PÈRE UBU. Approche, bouffre ! (*Il empoigne un passager.*)
Qui es-tu ?

LE PASSAGER. Comte de Picpus.

PÈRE UBU. Qu'as-tu sur toi ?

LE PASSAGER. Sept millions de bitcoins.

PÈRE UBU. Condamné !

Il le prend avec son crochet et le passe dans la trappe.

PASSAGER. Quelle basse cruauté !

PÈRE UBU. Au suivant ! (*Il saisit un autre passager.*) Qu'as-tu ? (*Le passager ne répond pas.*) Répondras-tu, bouffre ?

LE PASSAGER. Une capeline en peau de rastron avec agrafe et lacet.

PÈRE UBU. Excellent ! excellent ! J'ai toujours rêvé d'en avoir une !

Il s'empare de son chapeau et le jette dans la trappe.

PÈRE UBU. Un autre ! Passager, qui es-tu ? tu m'as l'air bien jeune.

LE PASSAGER. Prince de Malakoff, des villes d'Ourck et de Stalingrad, et des provinces de Crimée.

PÈRE UBU. Quels sont tes biens ?

LE PASSAGER. Une carte de bus.

PÈRE UBU. Très bien ! très bien ! (*Il s'empare de sa carte.*)

LE PASSAGER. Mais, Monsieur ! Ce passe né valable que pour les moins de vingt-six ans !

PÈRE UBU. Bouffre ! M'accuses-tu d'être plus vieux ? À la trappe !

UN PASSAGER. Horreur !

DEUXIÈME. Scandale !

TROISIÈME. Assassin !

PÈRE UBU. Taisez-vous ! Dans la trappe tous les trois ! (*Il plonge dans la trappe.*) Continuons de procéder aux finances, voulez-vous. (*Il est encore bousculé.*) Ah, mais toi, sagouin, que je t'attrape, car ça fait deux fois que tu me fais mal, entends-tu ? salopin ! (*Il attrape son voisin et le déchire.*) Tiens ! recommenceras-tu maintenant ?

LES PASSAGERS. Ah ! C'en est trop ! Sus ! Aux armes ! À l'attaque !

Tous se ruent sur Ubu. Une lutte s'engage.

PÈRE UBU, *les frappant de son petit bout de bois.* Tenez, saligauds, berlingots, parigots ! prenez ça ! et ça !

Il fait un massacre de passagers.

UN PASSAGER, *succombant.* Ah ! c'est peine perdue ! il est trop fort !

UN AUTRE, *succombant aussi.* Il est trop gros !

UN AUTRE, *frappant Ubu.* Pif ! Paf ! C'est ce qu'on verra ! (*Il se jette au cou d'Ubu.*)

PÈRE UBU. Oh ! Aïe ! Ah ! Au secours ! On m'étrangle, on m'égorge, on m'arrache le cou ! Oh ! Je suis mort ! Oui ! Adieu !

LE PASSAGER, *l'étranglant de ses bras.* Bigre ! Quel cou énorme !

PÈRE UBU. Ah ! Tu te moques ! Allez ! À la pèche ! (*Il le déchire.*) À d'autres maintenant ! (*Il fait le moulinet avec son bâton à finance.*)

LES PASSAGERS. Sauve qui peut !

Ils s'enfuient par la porte qui vient de s'ouvrir.

PÈRE UBU. Bon, l'ubus est vide maintenant et me voilà tranquille. Je ne dois mon salut qu'à mon courage comme capitaine de dragons et ancien roi d'Aragon et de Pologne ainsi qu'à la solidité de mon bâton à finances, dont la précision n'a d'égale que la maniabilité et dont la physique fait la célébrité. Tout ceci est fort beau, mais l'acte dure depuis assez longtemps et il me prend une soudaine envie de dormir. Je serai bien sur le siège qui se trouve ici.

Il s'allonge sur la banquette arrière.

PÈRE UBU. Oh ! c'est confortable ça ! De par ma chandelle verte ! Ah !

Il tombe endormi.

ACTE II

Scène première

La Cour de Rome, devant la gare Saint-Laczar.

PÈRE UBU, MÈRE UBU

PÈRE UBU. Merdre !

MÈRE UBU. Oh ! voilà du joli, Père Ubu, vous este un fort grand fripon.

PÈRE UBU. Tais-toi, bouffresque, ou je te pèche avec décollation et enfoncement du petit bout de bois dans les oneilles.

MÈRE UBU. Ce n'est pas moi, Père Ubu, c'est un autre qu'il faudrait décoller.

PÈRE UBU. De par ma chandelle verte, je ne comprends pas.

MÈRE UBU. Tu es si bête !

PÈRE UBU. Vraiment ! Mère Ubu, vous me faites injure et vous allez passer tout à l'heure par la machine à décerveler.

MÈRE UBU. Ah ! Pauvre malheureux, si on me décervelait, qui rafistolerait ton manteau ?

PÈRE UBU. Cornegidouille ! et puis après ? N'ai-je pas un manteau comme les autres ?

MÈRE UBU. Oh ! vrout, merdre, Père Ubu ! À ta place, ce manteau, je voudrais l'élargir. Comme il te saucissonne, on dirait une andouille !

PÈRE UBU. Ah ! C'est trop fort. Arrive ici, sotté charogne, je te vais arracher les yeux !

Il se jette sur elle.

MÈRE UBU. Grâce, père Ubu !

La Mère Ubu se sauve, poursuivie par Ubu.

FIN

Proustien

Longtemps, j'ai pris l'S de bonne heure. Parfois, à peine avais-je embarqué, le bus repartait si vite que je n'avais pas le temps de me dire : « ouf ! » Et la seconde d'après, je me trouvais étendu sur le sol ; la pensée que je venais de me ridiculiser devant des dizaines, peut-être une centaine de personnes m'embarrassait ; je me relevais ; je validais le passe Navigo que je tenais dans la main, et soucieux de me faire oublier, je m'avançais vers le fond du bus, ignorant, évitant les regards moqueurs qu'on ne manquait jamais de me lancer en ces occasions, assez rares du reste, mais suffisamment marquantes pour gâcher le souvenir que je garde de ces trajets, comme, prises en une bouchée, une amande amère suffit à gâter le goût des autres. J'appuyais tendrement mes fesses contre les belles fesses d'un siège strapontin, qui dures et plates, sont comme la planche à pain de ma cuisine. Je somnolais, et ne sortais que par brefs instants de ma léthargie, le temps d'entendre les portes claquer, des passagers monter ou descendre, et dont les bruits de pas, les paroles, ne me parvenaient que par échos lointains et étouffés, comme amortis par une couche de ouatine.

À demi-conscient, j'errais dans cette étrange contrée à égale distance du réel et du rêve, lorsque j'eus la sensation d'être fixé par quelqu'un près de moi. J'ouvris les yeux et aperçus un homme d'une vingtaine d'années, très grand et plutôt svelte, avec un cou très long, qui, de mon siège, me donnait l'impression de me trouver au pied d'une tour, et qui, gêné de croiser mon regard, rabattit nerveusement un chapeau en laine marron, à bords plats et assez larges, d'aspect plus modeste que ces modèles en vogue dans la petite bourgeoisie d'Auteuil, eux pourvus d'un ruban là où le sien se trouvait orné d'un cordon noir en coton grossier, sur

son front. Il s'écarta d'un pas, sortit de sa poche son smartphone et scrolla brièvement sur Twitter, en faisant ces mimiques exagérées par lesquelles on veut montrer à son entourage combien ce qu'on lit est intéressant, triste ou à se tordre de rire, mais qu'on n'affecte jamais lorsqu'on se trouve seul ; il ouvrit plusieurs applications sans les utiliser, les refermant aussitôt après les avoir lancées ; il rafraîchit trois fois d'affilée sa boîte mail ; et il leva les yeux au ciel en poussant un soupir d'impatience, feignant l'air d'une personne importante qu'on harcèle de messages, lorsqu'il reçut par SMS un accusé de livraison de la part d'Amazon. J'eus l'idée d'un pickpocket qui, ayant remarqué mes absences, et s'appêtant à voler mon portefeuille, venait de s'apercevoir que j'avais percé à jour son projet et, pour me donner le change, cherchait par ce comportement à dissiper mes soupçons ; mais il agissait avec une ostentation si maladroite, que j'en vins à me demander s'il se comportait ainsi parce qu'il était gêné à l'idée que je puisse le soupçonner de vouloir me voler, et voulait, non pas endormir ma vigilance, mais montrer qu'il n'avait rien à se reprocher, ainsi qu'on est tenté d'agir lorsqu'on sort d'un magasin sans avoir rien acheté. Après deux minutes de ce manège, il finit néanmoins par s'éloigner.

Au tournant d'une rue, tandis que le bus ralentissait, j'éprouvai tout à coup ce plaisir sans pareil à entendre, introduite par un jingle, la petite voix de la RATP, cette petite voix douce et légèrement chevrotante, toute frémissante de sonorités brillantes comme des grelots un soir de Noël, qui annonçait le nom du prochain arrêt.

Je ne connaissais pas la raison de ce plaisir si vif que j'éprouvais à l'entendre ; et j'aurais aimé approfondir cette question, qui me semblait d'autant plus importante, que je sentais qu'elle ferait ressurgir des éléments enfouis au plus profond de mon être, qu'elle apporterait des éclairages essentiels sur des pans entiers de mon identité (en ferais-je ensuite part à ma psychologue ?) ; mais un cri déchira brusquement l'espace, et mit un terme à mes interrogations existentielles. Je me tournai pour en identifier l'origine. Et quelle surprise ! C'était le jeune pickpocket (à tort ou à raison, je le considérais comme tel) qui, quelques instants auparavant, avait agi si bizarrement en ma

présence ; il dévisageait un autre passager qui me faisait dos. Je voyais ses lèvres remuer, mais le piétinement des passagers qui descendaient du bus, aussi bruyant qu'une cascade déferlante, couvrait le son de ses paroles. Aussi ne pouvais-je que tenter de déchiffrer son propos, en lisant les traits de son visage qui, comme de l'encre sympathique exposée à une source de chaleur révèle un texte secret, contractait des lignes nouvelles sous l'effet de la colère. Je ne saurais l'affirmer avec certitude, mais je crois bien qu'il accusait son interlocuteur de l'avoir bousculé, — et peut-être n'était-ce là encore qu'une ruse de pickpocket qui, ou pour se disculper, ou pour gagner du temps, retournait la faute, en l'occurrence la bousculade lui ayant permis de commettre son forfait, sur sa victime.

Les portes claquèrent, le bus repartit, et, comme un saumon sauvage remonte au péril de sa vie les cours d'eau vers le lieu de sa naissance, pour y pondre à son tour, le jeune homme prit à contre-courant le flot de passagers entrants, pour atteindre, derrière la cabine du chauffeur, un siège libre, sur lequel il s'assit.

Il y avait déjà bien des années que, de Paris, tout ce qui n'avait pas trait au Paris Saint-Germain, dont j'étais un fervent *supporter*, n'existait plus pour moi, quand un matin, comme je rentrais chez moi, ma mère, devinant à mes cernes que, comme il m'arrivait souvent, je n'avais pas fermé l'œil de la nuit, me proposa de me faire prendre, contre mon habitude, à cause des palpitations que ça me donnait, un peu de café. Je refusai d'abord et, je ne sais pourquoi, je me ravisai. Elle m'apporta une tasse de café et une assiette de ces biscuits sablés appelés Galettes Bretonnes qui semblaient avoir été cuits dans un moule en forme de marguerite. Et bientôt, machinalement, accablé par le manque de sommeil, je portai à mes lèvres une cuillerée de café où j'avais laissé tremper un morceau de galette. Mais à l'instant même où la gorgée chargée de sucre et de beurre caressa mon palais, je fus saisi d'une sensation extraordinaire. Un plaisir délicieux m'avait envahi, indépendant de cette sorte de planante euphorie qu'apporte parfois la caféine, laquelle commençait déjà

par ailleurs, sentant un coin de ma paupière trembler, à me donner des fasciculations. Ce plaisir aussi vif que surprenant m'avait aussitôt remis d'aplomb. J'avais cessé de me sentir triste, morne, apathique ; au contraire, je me sentais à présent invincible. D'où avait pu me venir cette puissante joie ? Je sentais qu'elle était liée au goût du café et de la galette, mais qu'elle tirait sa source dans quelque chose de plus profond encore, de moins immédiat que mes sens, et que c'était ce quelque chose auquel ces goûts renvoyaient qui m'avait procuré le plaisir que je venais d'éprouver. Mais d'où venait-il ? Quel était-il ? Comment l'appréhender ? Je bois une seconde gorgée, où je ne trouve rien de plus que dans la première, une troisième qui m'apporte un peu moins que la seconde. Je commence à trembler. Il est temps que je m'arrête, j'ai trop bu de café.

Je reposai fébrilement ma tasse, quand tout à coup le souvenir m'est apparu. Ce goût, c'était celui de la petite galette que le dimanche après-midi à Paris, près de la gare Saint-Lazare (car à cette époque, où j'étais encore étudiant, je rentrais tous les week-ends de chez mes parents en Normandie, revigoré, la valise pleine de denrées et de linge propre, avec de l'argent de poche et le courage d'affronter la semaine à venir), quand je commandais un café en terrasse, le serveur m'apportait en sachet individuel accompagnée de deux sucres sur une coupelle.

Et dès que j'eus reconnu le goût du morceau de galette trempé dans le café — que je tolérais bien mieux à l'époque, si bien que je pouvais même en boire le soir sans que cela ne m'eût empêché de dormir —, aussitôt la cour de Rome, qui jouxtait la terrasse, me revint en mémoire ; et avec la Cour de Rome, le quartier, ses commerces, ses rues, ses routes, la place Gabriel Péri toujours embouteillée, le square Saint-Louis où j'allais parfois manger sur le pouce en attendant mon train. Et comme dans cette pratique où les Turcs présagent l'avenir dans le marc de café, de même maintenant, mais à rebours, tous les arbres de la cour de Rome, et sa bouche de métro, et son kiosque, et sa statue de bronze figurant une pile de valises, et ses bancs, ses passants, et même le jeune pickpocket que j'avais un jour rencontré dans l'S, qui avait failli, j'en suis persuadé, me voler, et que je revis quelques jours plus tard, accompagné cette fois d'un autre homme plus âgé,

bedonnant, qui lui criait d'une voix terrible : « Allons, Charles, vous plaisantez j'espère ! Il manque un bouton à votre manteau ! C'est d'une telle ! Allez tout de suite chez Jupien le faire raccommoder ! », tout ce monde oublié, ranimé, je le vis, cour et jeune homme, dans ma tasse de café.

Fontinal

Fable I

LE HÉRON ET LE RENARD

Maître Héron, dans un bus encombré,
Portait sur sa tête un fromage.
Maître Renard, par l'odeur alléché,
Lui dit, le poussant au passage :
Hé ! Ma foi, jeune damoiseau !
C'est un fort beau cordon, qui ceint votre chapeau !
Sans mentir, si votre parage,
Se rapporte à votre coiffage,
Vous êtes le plus huppé hôte de ce convoi.
À ce heurt, le Héron ne se sent pas en joie ;
Et, rabrouant l'importun,
Il secoue la tête, fait tomber son vacherin.
Le renard s'en saisit, le mangea, puis
Sans conter de moralité, s'enfuit.
Le Héron sidéré par cet acte révoltant,
S'assit, un peu plus tard, sur un siège vacant.

Fable II

LE HÉRON ET L'IGUANE

Devant la gare Saint-Lazare,
Le Héron vit un gros lézard.
Lui qui avait la gorge fine comme une paille
Envieux se congestionne, se gonfle, et se travaille,
Pour égaler du bel iguane
La volumineuse membrane.
Il dit : Regardez, mon ami ;
Est-ce assez ? dites-moi ; n'y suis-je point encore ?
— Nenni. — Et maintenant ? — Point du tout. — M'y voici ?
— Votre col vous entrave ; il vous le faut déclore.
Le héron du lézard suivit l'heureux conseil,
Pour donner à son cou, mesure sans pareille ;
S'enfla, s'enfla encor,
Devint plus épais qu'une bûche ;
S'enfla si bien alors,
Qu'il creva comme une baudruche.

Boloss

Accroche ton slip mon srab v'là le tonton olivier ce tarba au teint frais comme un kisscool qui débarque sur ton minitel !!!! eh ouais magueule on parle du miskine sans frontières made in république schneck le pays de la moule et des crêpes le petit babtou gros bg des belles lettres qu'a largué ses khos sa gow sa siss et son frerot pour mettre K.O. le Wappad game en mode à oim la gloire littéraire YOLO !!!! mais trêve de poucaveries on passe direct dans le vif du troudbal avec cet exercice dans le style Pimpant et Leclerc et t'as capté je parle pas du magasin mddrrrr !!!!!!!!!!!

Donc c'est l'histoire d'un keum en fedora façon Nestor Burma qui chille pépouze dans le bus du ter ter mais 16h20 l'heure du teh t'as tout Paname qui se bouscule pour rentrer mater *Les Ratz* sur Gulli tu connais donc dans le sebu c'est le dawa tahu et Nestor Lama gros charo v'là t'y pas qu'il profite de ce gang bang pour essayer de gérer des bails mais ce que j'ai oublié de dire c'est que Nussy Burma il a un cou Tchernobyl genre de trois mètres de long la vérité il ressemble à un PEZ mddrrrr !!!! du coup les zouzes elles lui foutent des râteaux atomiques «désolé pas désolé je kiffe pas les lamasticos NEXT !!!! » et Nextor Burma il a le seum de pas pouvoir tremper sa ptite nouille et tellement qu'il a le seum que le boug il a le SEUMMUM loooooool !!!!

Le ketru c'est son rataï de voisin un gros clochard qui essaie de le péta en lui tâtant les seufs et Nesquick Burma téma le chaud lapin pttddr !!!! il croit le clodo il veut le pécho !!!! quiproquo

dantesque !!! donc grosse embrouille il lui hurle à la chetron « azy baltringue t'as cru mon fiak c'était les restos du cœur ? » et direct il lui met une tatane dans son bide à Maximator bah ouais magueule c'est ça la rue c'est la jungle si tu défends pas ton territoire tu risques de perdre ton pucelage de la prostate pure comme une gazelle des montagnes ça pardonne pas ici t'es prévenu bref le cloclo il est HS et puis comme au même moment un khey libère sa place au fond près du radiateur (seuls les vrais savent) Castor Burma eh bah il la prend.

Après Nestor il croise Léna Situations qui ponce un refresha avec son crew devant la gare Saint-Lascard « saaaaalut les gaaaars bienvenue dans une nouvelle !!! » et lui gros fan il se fait michto tahu ensemble Fila sneakers Kappa sacoche Lacoste et petite veste Zara à col plongeant jusqu'au nombril tu connais et il lui demande un petit autographe des mifas mais la mahfouf en détente elle répond « euh non lol je parle pas aux cheums qui boutonnent pas leur col Mao » et elle se natchave en trottinette avec son fidèle Seb la Frite mdr fin du vlog abonne-toi maintenant stp merci à Rhinoshield d'avoir sponsorisé cette vidéo et moi je vous dis à + = + zoubi les situationistas <333

tl;dr: c'est rien c'est la rue c'est Zazie dans le sebu c'est danse avec les clodos de zamel Ouali c'est tonton Yves qui fait crari c'est *Exercices de style*.

Simonard

Il a vingt-six ans. Il est ingénieur en chef des services techniques de la Ville de Paris. Il attend le bus à l'arrêt Saint-Sulpice. Il porte une cordelette à son trilby en laine gris. Il a seize ans. Il guette les passagers à bord de la ligne S. Une écharpe PSG lui couvre le visage. Il est voleur à la tire. Le soir il finira en garde à vue. Il a trente ans. Il est écrivain. Il est dans le RER A. Il porte un manteau noir, un hoodie noir, un t-shirt noir, un pantalon en jean noir et des bottines en cuir marron. Il se rend à Opéra. À seize heures quarante-quatre il monte dans un bus à destination de Levallois-Alsace. De la foule qui remplit le véhicule s'élève une clameur confuse. Il cherche en vain un siège où s'asseoir. Il se fraye péniblement un passage vers le fond du bus. *Émergeant de la foule apparaît la tête d'un jeune homme. Elle se déplace par saccades d'avant en arrière, par à-coups, à la manière d'un coq. Le cou du jeune homme est couvert de boutons d'acné. Selon les positions de la tête son chapeau glisse sur son crâne rasé d'une oreille à l'autre.* Il cesse de corriger ses épreuves et regarde sa main bleuie par le froid, presque noire, réticulée de veines gris-vert et de taches rouge cramoisi. Il lève la tête et lit les mots :

Bussy-Saint-Georges

Torcy

Lognes

Noisel

affichés sur l'écran d'information qui le surplombe. Il saisit son smartphone. Il écrit à son ami l'ingénieur en chef J. H. qu'il se trouve à Val d'Europe et lui demande sa position. Il ferme les

yeux. La tache lumineuse de l'écran rétroéclairé reste imprimée sur sa rétine. Sous ses paupières fermées il voit un S noir se détacher sur un fond pourpre. Le S ondule lentement vers la droite, puis s'arrête brusquement. Les yeux toujours fermés il entend le piétinement des passagers descendant du bus. Au piétinement soudain différent répercuté par les parois il peut deviner que d'autres personnes montent à l'avant du bus. *Il a gardé son chapeau mais déboutonné son manteau au niveau de la poitrine afin de saisir son smartphone dans sa poche intérieure. Dans le contre-jour des lampes à LED son portefeuille scintille comme de l'argent. Il décide de passer à l'action.* Il regarde sa main gauche sur la paume de laquelle une ligne plus creusée que les autres, se terminant en fourche, s'étire de la tranche extérieure à la base de l'index. Il en consulte la signification sur son smartphone. Il lit qu'en chiromancie une ligne de cœur présentant cet aspect symbolise une vie amoureuse intense et épanouie, et songe qu'il est célibataire depuis presque dix ans. Le train s'arrête. Une annonce sonore se fait entendre et dit Le trafic est perturbé sur la ligne A du RER ; les services de secours interviennent auprès d'une victime d'un accident grave ; nos agents sont mobilisés pour vous renseigner ; nous vous tenons informés de l'évolution de la situation. Les doigts cyanosés s'agitent maintenant rapidement sur l'écran du smartphone dont la lumière diffuse luit faiblement sur la surface lisse des ongles. Il écrit à sa mère qu'il a la poisse. Il écrit qu'on ne peut pas compter sur la RATP. Il écrit qu'il se demande pourquoi il paie 75€ par mois pour arriver toujours en retard. Il écrit sur Notes sa liste de courses. Il écrit à un abonné sur Instagram qu'il n'est pas intéressé par sa proposition de collaboration. Sur X il écrit qu'il n'a jamais vu de punaises de lit dans les transports en commun. À un internaute qui a tweeté qu'il se demande si l'homme a vraiment marché sur la Lune il écrit Supprime. Il écrit à son ami J. H. que le RER est bloqué. Il écrit qu'il n'arrivera pas à Paris avant au moins 19h. Il écrit qu'il est dégoûté, qu'il a dû annuler son rendez-vous chez le coiffeur. Il écrit : Retrouvons-nous plutôt à Saint-Lazare. Il s'écrie : Mais tenez-vous bon sang ! Il s'écrie : Si si, je vous assure ! Chaque fois que quelqu'un passe, vous vous vautrez sur moi ! Il s'écrie :

C'est pénible à la fin ! Lorsque le jeune homme crie son cou s'étire puis se contracte en spasmes faisant ressortir ses veines jugulaire sur le grain de sa peau irritée par des rasages trop fréquents. Quand il se détend enfin, assis sur une place libre, les veines rentrent sous la peau et la lumière provenant du dehors fait ressortir les milliers de petits boutons rouges sur le côté gauche de son cou.

Il ferme les yeux. Sous ses paupières refermées persistent sur la rétine les mots peints en blanc sur fond bleu d'azur, COUR DE ROME. Il sent un léger frôlement dans son dos. Il rouvre les yeux.

<i>MENU KING SIZE XXL</i>	8,70€
<i>MENU TRIPLE CHEESE BACON XXL</i>	8,90€
<i>MENU HAM JAM</i>	8,80€
<i>MENU FARMER'S</i>	8,90€
<i>MENU FISH'N CHIPS</i>	8,80€
<i>MENU CHICKEN WINGS</i>	7,50€
<i>MENU SUMMER WRAP</i>	7,30€
<i>MENU SWEET SALAD</i>	7,90€
<i>MENU QUEEN SIZE</i>	6,90€

La liste des noms de menus s'étire en une longue colonne sur l'écran de la borne de commande. En se détournant son regard rencontre successivement son reflet dans la fenêtre du restaurant puis à travers des immeubles, et en-dessous une vaste cour, les formes vagues des passants, une bouche de métro et une sculpture représentant un tas de valises en bronze à côté de laquelle il aperçoit le jeune homme au trilby accompagné d'un autre homme entièrement vêtu d'habits noirs. Il écoute son ami l'ingénieur en chef J. H. lui raconter d'une voix plaintive comment il s'est fait voler son porte-feuille : « Je te jure !... Je l'avais en partant de chez moi... Sûr et certain ! : ma carte était dedans !... Je l'ai validée en montant !... Ma main à couper !...

Ça ne peut être que lui !... Obligé !... Il m'a collé tout le trajet !
... Ah ! l'enf... » Dans le mouvement qu'il fait pour montrer du
doigt l'échancrure de son manteau des milliers de rides violacées
écaillent la peau de sa main. *Du restaurant où il se trouve il ne
peut rien entendre, mais il croit lire sur les lèvres de l'homme en
noir les paroles :*

t'es bête aussi

toujours faire attention

fermer

au pire ajoute

boutons de

à Paris

rempli de pickpockets

Marivaldien

LA FAUSSE AMIE

Comédie en un acte et en prose.

ACTEURS

LÉLIO, *marquis travesti en femme sous le nom de LISETTE*

ARLEQUIN, *rival de Lélio*

DAMIS, *ami de Lélio*

PASSAGERS

Scène 1

L'intérieur d'un bus est représenté.

LISETTE, ARLEQUIN, *entourés de passagers.*

Des passagers sortent de la scène côté du roi, tandis qu'entrent d'autres passagers côté de la reine. Pendant ce temps, Arlequin feint de trébucher, se jette aux genoux de Lisette et lui prend la main. Lisette a un mouvement de recul, qui fait tomber son chapeau.

Lisette. — Enfin, Monsieur, pour la troisième fois, maîtrisez-vous !

Arlequin. — Mais ! et le moyen, dans le transport où je me trouve ?

Lisette. — Hé bien ! faites comme tout le monde, accrochez-vous aux mains-courantes. Je trouve les vôtres bien baladeuses.

Arlequin. — Ma foi, Madame, vous êtes plus à blâmer. Je n'ai fait que céder à une passion que vos yeux m'ont dictée.

Il ramasse le chapeau de Lisette et se relève.

Lisette. — Ah ! mon chapeau ; donnez.

Arlequin, *le serrant contre son cœur*. — Non, je refuse de vous le rendre. Comment ! couvrir un si joli visage ? Jamais, jamais, Madame ! Je croirais offenser votre beauté !

Lisette, *riant*. — Je vous trouve bien badin.

Arlequin, *caressant le chapeau*. — Comme il est doux ! (*Puis tendrement.*) Mais votre regard l'est plus encore. (*Il tourne le chapeau en tous sens, fait des singeries avec, le baise.*) À quoi sert ce lacet ?

Lisette. — Je ne saurais dire. Il se trouvait déjà là quand je l'ai acheté.

Arlequin, *défaisant le lacet, puis le nouant autour de son poignet*. — Il ira-là désormais. Ainsi, j'aurai toujours l'impression d'être en votre compagnie. (*Il rend son chapeau à Lisette.*) Mais, Madame, puisque le hasard m'a accordé l'honneur de faire votre rencontre, permettez que je fasse durer le bonheur qu'il me procure, en liant connaissance avec vous. Je m'appelle Arlequin, pour vous servir. Me pardonneriez-vous la hardiesse de demander votre nom ?

Lisette, *reprenant son chapeau*. — Je ne vois pas d'apparence à vous le refuser. Je me prénomme Lisette.

Arlequin. — Lisette ! Oh, le charmant prénom ! Comme il tinte gentiment à l'oreille ! Je l'entendrais mille fois, que je ne m'en lasserais pas. (*Il tourne autour de Lisette en dansant et répétant son nom.*) Lisette ! Lisette ! Lisette !

En dansant, il bouscule des passagers, qui grognent de mécontentement.

Lisette, *embarrassée*. — Allons, Monsieur, tempérez vos transports. Tout le monde ne goûte peut-être pas autant mon nom que vous.

Arlequin. — Eh bien ce monde à tort et c'est moi qui ai raison, car mon cœur ne saurait me tromper quand il dit que vous avez le plus joli prénom du monde ! (*Il continue de danser en chantant.*) Lisette ! Lisette ! Lisette !

Lisette, *riant*. — Vraiment, vous êtes fou.

Arlequin. — De vous, oui. (*Lui prenant la main.*) Mais de grâce, Lisette, me sera-t-il permis de chercher à connaître votre âge ?

Lisette, *retirant sa main.* — À la vérité, Arlequin, c'est une question qu'il ne sied point de poser à mon sexe ; mais je trouve vos compliments si galamment tournés, que j'aurais grand peine à mettre fin à notre entretien. Aussi, je vous pardonne et réponds que j'ai vingt-six ans.

Arlequin. — Ah ! le tendron ! (*Il se jette à ses pieds et sort un collier de sa poche.*) M'amie, acceptez en gage d'amour ce petit bijou, pour orner votre gorge si joliment développée.

Lisette, *reculant, outrée.* — Vous conviendrez, Monsieur, que la bienséance exigerait de mettre quelque intervalle entre me connaître et m'aimer ; et que j'ai de bonnes raisons de ne vouloir rien hâter. En outre, je trouve vos façons de parler de ma gorge profondément insultantes ; aussi n'est-il pas dans l'ordre que je ne me prête davantage à cette conversation. (*S'éloignant.*) Bonjour.

Arlequin, *tendant vainement de la retenir.* — Eh ! de grâce, Lisette ! pardonnez un excès que m'aura inspiré la joie de vous plaire ! (*À part.*) Ahi ! Je suis au désespoir ! (*Résigné, à Lisette, qui vient de s'asseoir.*) Adieu donc, m'amie ! Puisse ce siège, à qui vous accordez votre préférence, sentir toute l'étendue du bonheur que je perds !

Scène 2

La scène change et représente la Cour de Rome où, au loin, paraît la Gare Saint-Lazare.

LISETTE, DAMIS.

Lisette, *seule un moment.* — Jusqu'ici, mon plan fonctionne à merveille. Je ne donne pas deux jours à Arlequin pour me demander en mariage. (*Elle aperçoit Damis, qui entre.*) Diantre ! Mais n'est-ce pas Damis qui arrive ? Feignons de ne pas le reconnaître.

Damis, *rejoignant Lisette.* — Suis-je en train de rêver ? Est-ce bien vous que je vois, Léléo ?

Lisette, *à part*. — Peste ! me voilà démasqué. (*Haut*)
Bonjour, mon cher Damis, c'est moi-même.

Damis, *riant aux éclats*. — Par la morbleu ! Que faites-vous dans cet équipage-là ?

Lisette, *gênée*. — Je dois admettre qu'il ne prévient pas en ma faveur.

Damis, *riant toujours*. — Au contraire, marquis, au contraire ! Il vous prête des charmes inédits ; et si je n'étais déjà marié...

Lisette. — Allons, Damis, vous me moquez ! Mais puisque vous m'avez découvert, autant vous instruire au complet. Vous savez comme moi qu'Arlequin doit bientôt épouser la Comtesse.

Damis. — Un mariage bien mal assorti. Ce sont, je crois, soixante mille livres de rentes qui en épousent dix mille de dette.

Lisette. — J'aime la Comtesse. Elle me flattait par le passé de répondre à mon amour. Je ne puis me résoudre à leur union.

Damis. — Hé, mais qu'y pouvez-vous ?

Lisette. — J'y viens. Je compte sous cet habit attaquer le cœur d'Arlequin ; je connais le goût de ce gremlin pour les gorges développées ; et j'ai, comme vous voyez, mis autant de rembourrage que n'en peut contenir un corset.

Damis, *riant*. — Effectivement, force m'est de constater que vous n'avez rien négligé sur ce chapitre : jamais de toute ma vie n'ai-je vu de gorge plus généreuse.

Lisette. — S'il vient à m'aimer, et je le crois sensible à mes appas, je lui ferai annuler son mariage ; la Comtesse reviendra vers moi ; et j'offrirai de réparer le tort qu'on lui a fait en demandant sa main.

Damis, *songeur*. — C'est sans conteste un brillant stratagème. Cependant, je vois d'ici une faille à votre plan.

Lisette. — Laquelle, Monsieur ?

Damis. — Si je ne m'abuse, vous portez une chemise sous votre corset ?

Lisette. — C'est exact. À même le corps, la bourre me démangeait. Mais pourquoi cette question ?

Damis, *montrant l'échancrure de sa robe*. — Si j'étais vous, je resserrerais ce vêtement ; car tel qu'il se trouve maintenant, on voit poindre un bouton.

Vianesque

Paulin refaisait sa toilette. Il s'était habillé, pour monter dans le bus, d'un élégant costume de soirée, d'un pantalon en velours bordeaux millésime 1982, et d'un chapeutre en peau d'anguille, dont la queue entourait la calotte.

Il ôta son chapeutre et vérifia dans le reflet de la vitre l'état de ses cheveux. Quelques mèches rebelles se dressaient aux alentours des oreilles. Il prit un tube de gel dans sa poche et tartina la matière onctueuse et épaisse sur ses longs cheveux bruns. Armé de son peigne, il abattit froidement ces épis réfractaires en les tirant en arrière, ce qui eut pour effet d'allonger son cou d'un demi-micromètre. À force de se coiffer de cette façon, il avait fini, en vingt-six ans d'âge, par obtenir un cou de cinquante centimètres. Il remit son chapeutre, qui ronronnait sans raison, puis s'avança vers le fond du bus.

Paulin avait choisi la ligne S, parce que ses passagers y dansaient le S-wing en attendant leur arrêt. La veille, il avait pris le B pour danser du B-oogie. Il ne se rendait nulle part en particulier. Il descendait lorsqu'il se lassait de danser.

Il se détourna de la vitre. Il tendit son titre de transport, qui adressa un bip au valideur à l'aide de sa puce magnétique. Le valideur répondit par un bip de courtoisie, ne l'aspergea pas moins de produit anti-puce, et Paulin la rangea dans sa poche.

Il n'y avait plus de place dans le premier compartiment. Il traversa donc le soufflet d'articulation, croisant des êtres nombreux sur son passage, car c'était l'heure où les gens rentraient du travail, puis il déboucha dans la seconde voiture. On y trouvait une piste de danse et des danseurs variés, des colonnes émaillées de jaune clair, des poignées en forme de triangle sur lesquelles pendaient des vêtements, un sol en polychlorure de

vinyle et des sièges occupés à maintenir les passagers en position assise. Les jeux de lumière produisaient sur les colonnes des effets kaléidoscopiques. De la musique sortait des hauts-parleurs incrustés dans le plafond. En ce moment, les voyageurs ondulaient en rythme avec les oscillations produites par une chanson de Miles Davis.

Le chauffeur appuya sur un bouton, et l'aiguille sur son tableau de bord passa de « cool » à « hot ». Un air de Duke Ellington envahit le véhicule. La température du bus augmenta sous l'effet de la musique, et les danseurs altérèrent la fréquence de leurs ondulations en conséquence.

Paulin se lança sur la piste de danse. Il avait une façon assez particulière de danser, un mélange de biglemoi et de necktonick. Accroupi, les mains plantées dans ses genoux, il remuait uniquement la tête et les jambes par des mouvements de va-et-vient rigoureusement synchrones avec la musique. Parfois, son postérieur se trémoussait indépendamment du reste du corps, rendant l'ensemble imprévisible. Il en résulta de nombreuses collisions avec un autre humain qui dansait près de lui.

Le sang de Paulin ne fit qu'un tour au lieu des quatre réglementaires. Il se tourna vers celui qui l'avait bousculé et poussa un formidable cri, qui projeta l'importun contre le plafond. Celui-ci mourut sur le coup, et restait collé là comme un vulgaire chewing-gum usagé. Quant au cri, il était très fâché de s'être injustement fait pousser contre quelqu'un. Il se vengea de Paulin en le poussant plus violemment encore, ce qui eut pour effet d'éjecter Paulin hors de la piste de danse.

Paulin se releva et balaya d'un regard circulaire et lévogyre tout le véhicule. Il aperçut à l'avant du bus une place seulement occupée par 45 cm³ d'espace vide et quelques punaises de lit. Fatigué de danser, il alla s'y asseoir et y resta jusqu'au terminus.

Paulin traversa la Cour de Rome accompagné de son ami Nick.

C'était une cour pavée, grise et terne, éclairée par deux soleils blafards, avec des gens pressés, des pigeons des villes, un pigeon des champs qui s'était perdu, des pigeons voyageurs, des

déjections canines et incisives, des mauvaises herbes et des gentilles aussi, et des arbres synthétiques en polyéthylène pour décorer. À ses extrémités, des tas d'ordures de hauteur et de forme géométrique variable s'amoncelaient sur les trottoirs. En son centre, à l'intérieur d'un cube en verre teinté, près d'une bouche de métro, des inspecteurs de conciergerie faisaient passer des interrogatoires à des colis suspects. Un colis en particulier leur paraissait plus suspect que les autres, parce qu'il portait une casquette et des lunettes de soleil alors qu'on n'était encore en hiver.

À mesure que Paulin et Nick s'avançaient, les pavés s'enfonçaient sous leurs pas dans une mousse verte et grasse. Ils s'arrêtèrent devant la gare Saint-Lazare, qui ressemblait à une immense pierre tombale surmontée d'une croix.

— C'est moi ou ce quartier est vraiment très sale ? demanda Paulin.

Le chafeutre de Paulin aperçut un rat d'égout prendre son goûter sur un banc, et fut de cet avis.

— C'est depuis qu'Annie Dingo est maire de Paris, répondit Nick. Elle fait n'importe quoi...

Il regarda Paulin et ajouta :

— Je te trouve mauvaise mine.

— C'est à cause de ces boutons qui me poussent sur la gorge... Je n'en dors plus. Si tu savais comme ça me démange !

Il ouvrit son manteau et se gratta furieusement.

— J'ai consulté un docteur, continua Paulin. Il paraît que c'est très grave comme maladie.

— C'est pour ça que je voulais te voir justement, dit Nick.

Il sortit de sa poche un bouton aux reflets nacrés et le tendit à Paulin.

— Prends, dit Nick.

Paulin prit le bouton et le tourna entre ses doigts.

— C'est un véritable bouton de manteau ? demanda-t-il d'un ton admiratif. Comment as-tu fait pour te l'acheter ? Je croyais que tu n'avais plus d'argent.

— J'ai vendu l'absynthétiseur... dit Nick à voix basse.

Paulin bondit comme mû par ressort.

— Mais tu es fou ! s'écria-t-il. Tu adores cet instrument ! Non, vraiment, je ne peux pas accepter, dit-il en rendant le bouton à Nick. Retourne tout de suite te faire rembourser !

— Non, insista Nick. Ta santé se détériore à vue d'œil. Je parie que tu as vieilli depuis ce matin.

— Tu dis n'importe quoi.

— Ah oui ? Montre ton passeport pour voir.

Paulin fouilla dans la poche arrière de son pantalon.

— Tiens, dit-il.

Nick ouvrit le passeport et fronça les sourcils.

— Quel âge avais-tu tout à l'heure ? demanda-t-il.

— Vingt-six ans...

— C'est bien ce que je craignais, dit Nick. Tu en as maintenant vingt-huit.

Il lui montra le passeport.

— Mais comment est-ce possible ? dit Paulin d'une voix altérée.

Nick ne sut quoi répondre. Ils se turent quelques instants. Une bouche de métro profita de ce silence pour lâcher un rot tonitruant.

— Il faut que j'aie travailler maintenant, dit Nick. Promets-moi de coudre ce bouton à ton col, d'accord ?

— Pour quoi faire ? demanda Paulin.

— C'est un bouton spécial. Si tu le gardes près des autres, ceux qui te démangent, ils prendront peur et finiront par s'enfuir.

Sarraut

« Faites gaffe, put**n »... les voici de nouveau, ces paroles dures et drues, elles se sont ranimées, aussi vivantes, aussi violentes qu'à ce moment, il n'y a pas si longtemps, où je les ai entendues... ces paroles viennent d'une forme que le temps a presque effacée... il ne reste qu'une silhouette droite et mince... celle d'un jeune homme debout à l'avant du bus que j'avais l'habitude de prendre chaque matin...

— Il s'agit de la ligne S, n'est-ce pas ?

— Oui, je la prenais pour me rendre au travail, près du Grand Luxembourg, à Paris, il devait être sept ou huit heures... Je distingue mal ce jeune homme... mais je revois très nettement son large chapeau de velours marron et, sur ce chapeau, une cordelette en cuir noir...

— C'est curieux que tu te souviennes de ce détail, quand tout le reste, tu as beau essayer...

— Oui, sans doute parce qu'avant ce moment, je n'en avais jamais vu de semblable...

— C'est vrai qu'en général, on trouve plutôt un ruban à cet endroit...

— Un autre détail aussi, à présent, me revient... son cou... mais je ne trouve pas d'épithète pour le qualifier convenablement... « grand » ne me satisfait pas, il est trop vague, trop générique... « effilé », « étiré », sont au contraire trop spécifiques, ils évoquent d'autres objets... et les images que « gros » m'inspire tendent à m'éloigner de mon souvenir... « Long », oui, peut-être... cet adjectif tout simple, tout modeste, peut sans grand danger le définir... mais il restitue mal le caractère exceptionnel, et pour tout dire, maintenant que je le revois, à peine croyable de sa taille... il faudrait y ajouter un adverbe...

— Et pourquoi pas « incroyablement » ?

— Oui, voilà, c'est exactement ça. « Incroyablement long »... c'est ainsi que je qualifierais son cou.

« Faites gaffe, put**n »... ces paroles ont jailli dures et drues, cela me heurte, me cogne très fort... je ne saurais expliquer pourquoi, mais ces paroles me blessent, jamais auparavant des mots n'ont eu en tombant sur moi une telle force de percussion... « Faites gaffe, put**n »...

— Peut-être ne l'avait-il pas dit exactement en ces termes.

— Peut-être... Mais c'est ainsi que je les ai reçues. « Faites gaffe, put**n »... ces paroles incisives, tranchantes, me déchirent, quelque chose se fend en moi à leur contact... c'est pourtant à quelqu'un d'autre qu'elles s'adressent... à un autre homme, que je ne vois pas... le jeune homme lui reproche de l'avoir bousculé... et ce reproche pèse sur moi... il m'écrase de

tout son énorme poids... sous cette pression quelque chose d'aussi fort, de plus fort encore se dresse, s'élève, me soulève la poitrine... et s'échappe en un soupir... Je trouve l'atmosphère oppressante... Est-ce que les autres ressentent la même chose que moi ?

— Il est vrai que tu n'étais pas seul à les regarder. Le bus était bondé à cette heure-là, comme toujours... Tout le monde a dû l'entendre...

— Oui, je vois à présent des passagers hocher la tête d'un air désapprouvateur... d'autres haussent les épaules, froncent les sourcils, s'écartent du jeune homme... En y repensant, je crois que chacun, à sa façon, avait trouvé le moyen de se défaire du poids de ces paroles... Je n'en sais rien. J'ai oublié depuis le temps.

La dernière chose dont je me souviens avant que je ne sorte du bus, c'est ceci :

Le jeune homme est assis non loin de moi, au fond du bus, sur un siège qui vient de se libérer... il regarde à travers la fenêtre le paysage défiler... les restaurants, les boulangeries, les boulevards baignés de soleil... la tour Eiffel, Montmartre, la basilique du Sacré-Cœur... les péniches naviguant sur la Seine... un musicien jouant de l'accordéon sur la terrasse d'un café...

— Ne le prends pas mal, mais ne crois-tu pas que là, tu ne serais pas en train de tomber dans un cliché?... avec ces boulangeries, la tour Eiffel, le joueur d'accordéon... et pourquoi pas des pigeons roucoulant tendrement un air d'Edith Piaf perchés sur les gargouilles de Notre-Dame ?

— Oui, tu as raison, je me suis peut-être un peu laissé aller à la facilité...

— Ne t'inquiète pas, ça se comprend... Quand on sait ce qu'est Paris en réalité... il est sans doute préférable de travestir un peu la vérité...

Je me promène dans Paris, plus exactement, je descends la rue d'Amsterdam... Je ne sais plus comment je suis arrivé ici... il est impossible que je m'y sois rendu délibérément... je trouve l'endroit trop laid, trop mal fréquenté... Je longe la Cour de Rome... Tout est gris, le ciel, la rue, les gens, la gare Saint-Lazare...

— Ah ! voilà une description plus réaliste de la capitale ! Tu vois, quand tu veux...

— Ce n'est pas là où je veux en venir... Au loin, j'aperçois le jeune homme du bus... je le reconnais à son chapeau... un autre homme l'accompagne... petit, au corps dodu... le bleu de ses yeux est si vif, que je les distingue de l'autre bout de la Cour... je ne peux pas l'entendre, mais je devine dans le froncement de ses sourcils, dans le plissement de ses lèvres, dans la main qu'il tend vers l'échancrure de sa pelisse exagérément large, ce que lui dit ce dernier : « Mais tu vois bien qu'il est trop grand ! Si j'étais toi, j'ajouterais un bouton. »

— Tu es bien certain que c'est ce qu'il disait ?

— Pas du tout. Mais je n’y peux rien, c’est cette chose encore qui s’élève en moi, qui se dresse, se soulève... ça pousse, m’appuie, m’écrase et ça me contraint à terminer comme ça...

Montesquieux

LETTRE I SHAHRIAR À SON AMI USBEK, À ISPAHAN

Je pris le bus l'autre jour. Étranger que j'étais, rien ne m'amusait plus que d'étudier la foule de gens qui y embarquait sans cesse, et qui, présentant toujours quelque chose de nouveau, contribuait à parfaire mon esprit avide de connaissances. Je remarquai d'emblée un jeune homme, dont l'aspect me fit la plus vive impression. Il n'avait pas trente ans, portait un manteau jaune à motifs floraux, une paire de lunettes roses, ainsi qu'un chapeau marron, lié par un cordon vert, dont les ailes retombaient mollement sur ses boucles de cheveux rouges et bleues. Il va sans dire qu'à Paris, où faire grise mine constituait la norme, pareille toilette ne manquait pas de détonner. Mais ce qui surtout me frappait, c'était la longueur de son cou qui, l'élevant si au-dessus des autres, m'évoquait nos sublimes minarets, desquels nos muezzins exhortent à la prière. Je ne laissais pas de m'interroger sur les causes d'une longueur si peu naturelle. Peut-être, songeai-je, que de la même manière qu'on destine nos eunuques à garder nos femmes en les diminuant dès l'enfance, on avait étiré cet homme-là pour qu'il remplisse quelque fonction élevée ?

Je roulais sur ces réflexions, lorsque un spectacle non moins saisissant s'offrit à mes regards. Le bus ralentissait ; on s'apprêtait à descendre. Les gens se massèrent aux sorties. Et dès que le bus fut à l'arrêt, que les portes s'ouvrirent, ce peuple parisien, réputé le plus raffiné d'Europe, laissa libre cours à une sauvagerie sans nom. À peine les portes fussent-elles ouvertes, qu'ils se ruèrent en même temps hors du véhicule, comme si ce dernier avait pris feu. Cependant, d'autres mettaient la même

ardeur à essayer d'y monter. Et cette cohue sortante, entrante, animée de mouvements contraires, s'insultait, se bousculait, se donnait des coups de coude et de genou. J'en aperçus plusieurs qui, redoutant de traverser cette mêlée, préférèrent sauter par la fenêtre. Moi, qui ne devais sortir qu'au terminus, je regardais avec un certain amusement ces passagers se marquer tant d'incivilité. Pour comble, il s'émut une grande querelle à l'avant du bus. C'était mon jeune extravagant de tout à l'heure qui, s'étant fait bousculer, invectivait son voisin de la sorte : « Malheureux que je suis ! Le sacrilège n'a pas craint de porter sur moi ses mains impies ! Vous demandez ce qu'on vous reproche ? Apprenez, Monsieur, que vous m'avez poussé ! Que vous m'avez poussé, que dis-je ? que vous m'avez *souillé* en promenant vos mains lascives sur une partie que seule la pudeur m'empêche de prononcer ! Non, Monsieur ! Faites-moi grâce de vos excuses ! Rien ne saurait racheter votre crime. Et je sens dans mon cœur des mouvements que vous devriez craindre, si ce siège que je vois ne m'obligeait à abréger notre entretien ! Vous ne perdez rien pour attendre ! » Et comme il criait cette dernière phrase, je vis cet homme extraordinaire bondir sur un siège qui venait de se libérer. Que le grand Hali me pardonne, mais je fus pris d'un fou rire à cette scène. Tant et si bien, que je ne vis pas le reste du trajet passer.

Je dois t'avouer, mon cher Usbek, que j'ai pris goût de ce pays, où pas un jour ne s'écoule sans que je n'y trouve source de divertissement. J'ai d'ailleurs ouï parler que tout ce que je viens de t'écrire se passe à peu près de même dans un autre endroit qu'on nomme *le métro* : toute la différence est qu'il se déplace sous la terre, et qu'il y règne une odeur telle, qu'elle démontre à elle seule l'absence d'hygiène des Français. J'irai demain, et te dirai ce qu'il en est.

Adieu ; Mahomet soit dans ton cœur.

De Paris, le 25 de la lune de Maharram, 2024.

LETTRE II SHARIAR AU MÊME

Comme je me promenais sur la Cour de Rome, je vis une chose assez singulière, quoiqu'elle ait lieu chaque semaine à Paris.

Tout le peuple se rassemble sur le début de l'après-dînée et va jouer une espèce de scène que j'ai entendu appeler *manifestation*. Le grand mouvement se produit sur la voie publique, et son activité principale consiste à marcher d'un point de la ville à un autre. J'ai cru comprendre ce que ce genre de festivités était un moyen pour le peuple français d'exprimer son mécontentement aux grands qui les dirigent. Tu peux m'en croire, mon cher Usbek, c'est un sacré spectacle, que d'observer tous ces déçus de la nation, vibrant pour un même cause, redoubler d'inventivité pour faire valoir leurs revendications ! Certains scandent des slogans, d'autres jouent des chansons ; un tel brandit une affiche présentant des images choquantes, un autre un panneau plein de jeux de mots hilarants ; il n'est pas rare de rencontrer des manifestants défiler en costume, comme au bal déguisé ; parfois encore, certains animent ces réjouissances en mettant le feu aux poubelles, quand d'autres, motorisés, déversent des tonnes de fumier au milieu d'une avenue pour bloquer la circulation. Vraiment, mon cher Usbek, rien n'excite le génie Français comme l'occasion de se plaindre. J'ai par ailleurs remarqué que ceux qui montraient le plus de zèle à participer à ces mouvements, étaient aussi ceux qui, paradoxalement, étaient les moins concernés par les causes défendues, à savoir : les élèves de collège et lycée.

J'assistais donc à une de ces grandes randonnées, quand je vis devant la gare Saint-Lazare cet homme sublime dont je t'ai parlé dans une lettre précédente. Impossible de s'y méprendre : il dépassait tout le cortège d'une tête. Je m'approchai pour voir ce qu'il faisait, et aperçus un autre homme, qui l'accompagnait, l'aviser d'accrocher à son manteau une sorte de gros bouton retenu par une épingle, et qu'on appelle un *pin's*. Mais je n'eus pas le loisir d'entendre la suite de leur échange, car il se fit

aussitôt couvrir par un concert de casseroles, mené par un groupe de femmes et d'hommes en chasubles rouges sur lesquels on pouvait lire les lettres *CGT*. Savais-tu, toi, que ces ustensiles de cuisine pussent servir d'instruments ? Pour moi, cela ne m'étonne qu'à moitié, venant d'une ville réputée capitale mondiale de la gastronomie.

Après quoi, ce concert m'ayant ouvert l'appétit, je partis manger « un grec » : autrement dit, un kebab. Car, tu ne le croiras pas peut-être, mais c'est ainsi que les Parisiens appellent ces délicieux sandwiches de l'empire Osmanlin.

Je te parlerai demain de la Seine, et de la baignade que j'y fis le mois dernier. Ma peau me démange rien que d'y penser.

Adieu ; sois persuadé que je t'aimerai toujours.

De Paris, le premier de la lune de Rebiab 1, 2024.

Butord

Vous avez mis le pied gauche sur la marche de métal, et de votre main droite, saisissant la poignée en inox brossé, vous vous hissez à bord du bus.

Vous vous frayez un chemin parmi la foule de passagers affairée, encombrée, malmenée par les cahots du véhicule, bercée par le grondement continu, par la profonde vibration du moteur électrique, en bredouillant des excuses, en écartant de la main gauche ceux qui feignent de vous ignorer, tandis que de votre main droite, tête baissée, les épaules relevées, le menton collé contre la poitrine, votre chapeau, non pas ce béret gris offert par Maynard à votre anniversaire et que vous n'avez jamais porté, mais votre stetson en feutre marron, le même qu'Indiana Jones, votre idole de jeunesse, dont vous avez regardé tous les films, joué à tous les jeux vidéos, dont vous collectionnez tous les goodies, les figurines, les posters, les mugs, les t-shirts imprimés, votre stetson en feutre marron dont vous avez malencontreusement déchiré le galon et dû le remplacer par un lacet en cuir marron,

ce chapeau, vous le maintenez fermement enfoncé contre votre crâne et, de conserver cette position, vous sentez vos muscles et vos tendons vous brûler, non seulement dans votre épaule, votre clavicule, et votre cou que vous trouvez trop long, bien que personne, pas même votre mère ni votre copine, ne vous l'aient jamais fait remarquer, mais aussi dans votre bras, votre avant-bras, et la douleur irradier jusque dans vos doigts, qui commencent à trembler.

Non, ce n'est pas seulement l'heure, à peine matinale, qui est responsable de cette fébrilité, ce n'est pas le manque de caféine, une hypoglycémie, ni le manque de nicotine, vous avez bien

déjeuné ce matin votre croissant au beurre habituel, trempé dans une tasse de café au lait, terminé par une, par deux gauloises bleues fumées depuis la terrasse de votre appartement idéalement situé quinze place du Panthéon, pas plus que ce n'est l'âge, vous avez tout juste vingt-six ans,

non, vous devez cette faiblesse à votre train de vie sédentaire, votre allergie au sport, votre tendance à éviter tout effort, si bien que vos bras sont plus frêles que ceux d'une fillette de quatorze ans, vos biceps mous comme des marshmallows, vos abdos inexistantes, tout comme vos pectoraux, en somme, vous devez cette faiblesse à votre corps de lâche, et alors que vous quittez le premier compartiment, vous prenez la résolution, que vous ne tiendrez pas, de souscrire un abonnement en salle de sport d'ici la fin du mois.

Vous traversez non sans difficulté le soufflet d'articulation, vous heurtez le cartable d'un lycéen qui n'a pas pris la peine de le mettre à ses pieds malgré le manque d'espace, et vous entrez dans la seconde voiture, où vous trouvez une place, debout, près des portes de sortie, près d'une colonne époxy bleu cyan déjà tenue par trois autres passagers, que vous agrippez à votre tour, après avoir passé votre titre de transport sur le valideur qui s'y trouve aussi accroché.

Un homme à votre gauche, son épaule collée contre la vôtre, se tenant à la même colonne que vous, un peu plus vieux que vous, la trentaine tout au plus, plus petit que vous, au teint hâlé, aux yeux marron, aux joues velues, aux cheveux bruns et gominés, vêtu d'un blouson en cuir noir, un touriste italien à n'en pas douter, du moins, c'est ce que vous déduisez du guide touristique intitulé « Parigi » qui dépasse de la poche arrière de son jeans,

cet homme, après qu'une femme d'un âge assez avancé, assez petite, au visage ridé, aux cheveux grisonnants et bouclés, est passée près de lui en traînant à sa suite une valise en toile vert sombre couleur d'épaisse bouteille, vient de vous bousculer ; il vous fixe du regard à présent, il voudrait s'excuser, mais les mots lui manquent, buttent contre la barrière du langage ; il ébauche une moue timide, hausse les épaules, puis se détourne de vous, replongeant dans la lecture de son smartphone.

Après des bruits de portières, le bus s'ébranle, puis redémarre avec une forte secousse faisant vaciller l'Italien, qui se rattrape de justesse en empoignant votre bras, qui ne cherche pas à s'excuser cette fois, qui fait comme si rien ne s'était passé, comme si vous n'aviez rien remarqué, comme si vous n'existiez pas. Vous sentez une immense, une intense, une profonde colère poindre en vous, colère à laquelle vous aimeriez laisser libre cours, mais non, vous savez que ça ne mènerait nulle part, qu'au mieux l'Italien risquerait de ne pas vous comprendre, au pire de s'énerver à son tour, peut-être de vous agresser, auquel cas vous n'êtes pas certain de pouvoir vous défendre, et puis, surtout, vous risqueriez de perturber le trajet, de le ralentir, ce que vous ne pouvez vous permettre, vous préférez laisser couler.

Vous fixez votre attention sur le plan qui se trouve devant vos yeux. Ce bus qui est parti comme il part tous les jours (sauf le dimanche) à sept heures cinquante-six de Panthéon, qui comporte une rampe d'accès électrique et un espace U. F. R. comme l'indique ce pictogramme d'homme en fauteuil roulant, cet espace U. F. R. actuellement occupé par deux jeunes femmes et leur poussette, qui traverse cinq arrondissements, qui passe par trente-trois arrêts, dont Porte de Courcelles que vous connaissez bien pour y avoir vécu pendant trois ans dans une chambre de bonne de six mètres carrés, au neuvième étage, sans ascenseur, avec toilette turque sur le pallier, d'un vieil immeuble délabré, ce bus que vous prenez presque quotidiennement, il passera par Sèvres-Babylone vers huit heures dix, s'arrêtera à Solférino-Bellechasse vers huit heures quinze, atteindra Concorde-Royale vers huit heures vingt, et enfin arrivera à Saint-Augustin, où vous descendrez, vers huit heures vingt-cinq, bien avant le départ de votre train, lui prévu à neuf heures trente-trois, ce qui vous laissera largement le temps de prendre un café dans une brasserie du quartier, d'acheter un sandwich pour le déjeuner, puis de rejoindre à pied la gare Saint-Lazare. Passe un jeune homme en hoodie.

Un nouveau coup d'épaule de l'Italien vous a arraché à ces réflexions, mais, là encore, bien que vous aimeriez le semoncer, bien que vous aimeriez l'étrangler, vous préférez l'ignorer,

étouffer votre colère en vous concentrant sur les objets qui vous environnent.

À gauche, au-delà de la vitre légèrement embuée, dans le reflet de laquelle vient de passer une femme tenant dans sa main droite un sac cabas en plastique, duquel dépassent la tête d'un poireau, une baguette de pain, une bouteille de vin et un paquet de biscuits au chocolat, ceux-là même que vous aviez l'habitude de consommer au goûter devant des dessins-animés diffusés sur France 3 lorsque vous étiez enfant, dans le reflet de laquelle vous l'avez vu effleurer l'Italien, qui a perdu l'équilibre, qui s'est rattrapé sur vous,

au-delà de cette fenêtre se succèdent dans le jour naissant des poteaux, des lampadaires, des réclames lumineuses, des façades de magasins, des gens à pied, à trottinette, à vélo, en scooter, en voiture. Au loin, devant un parc, devant des grilles, vous croyez distinguer le prochain arrêt. Dans votre dos passe hâtivement une femme en trench-coat écru. Vous pousse encore l'Italien.

Vous vous dites : j'en ai ma claque, est-ce qu'il va me saouler encore longtemps ? Puis qu'est-ce qu'il a à me coller comme ça d'abord ? La vie de ma mère, je vais péter un plomb.

Ne pouvant plus contenir votre rage, vous tournez lentement vers la gauche votre tête légèrement penchée comme celle d'un zombie affamé et vous dévisagez l'Italien, surpris par votre air sombre, votre regard noir, par vos narines et votre jugulaire dilatées, sur le point d'éclater, et alors vous vous lâchez, en français, en anglais, et pour vous assurer qu'il comprenne, dans cet italien approximatif qu'il vous reste du lycée, vous l'accablez de reproches, vous l'accusez de ne pas faire attention, de vous coller, de ne pas respecter votre espace vital, de vous bousculer sans se donner la peine de s'excuser, ah ! pour sûr, ça ne peut-être qu'un touriste ! est-ce donc parce qu'il est en vacances qu'il se croit tout permis ? est-ce qu'on se méprise, est-ce qu'on se pousse, est-ce qu'on se piétine ainsi dans les transports en commun de son pays ? Passe un ange.

Votre tirade achevée, vos comptes réglés, le cœur léger, purgé de toute cette haine contenue, rentrée, accumulée depuis le début du trajet, dans le reflet de la vitre, par-dessus l'épaule de l'Italien bredouillant un début d'excuses, à gauche d'un vieil homme en

chandail, côté fenêtre, vous apercevez un siège libre ; vous le prenez.

Si vous avez raté votre train, ce train qui devait vous emporter à un rendez-vous d'affaires important, duquel dépendait votre carrière, désormais ex-carrière, de consultant dans une grande maison d'édition française, ce n'est pas parce que vous avez mal géré votre timing, ce n'est pas parce que le bus a pris du retard à cause d'un embouteillage ou, comme il arrive si souvent, d'une manifestation contre la réforme des retraites, contre la hausse des prix du carburant, contre le RSA conditionné, pour l'amélioration des conditions de travail au sein de l'Éducation Nationale, de la SNCF, des raffineries Total, ou quelque cause que ce soit, il y en a tellement, ce n'est pas non plus parce que dans une boulangerie de la rue de Laborde vous avez longuement hésité entre un sandwich club jambon œufs mayonnaise, appétissant certes, simple, efficace, et bon marché, sept euros cinquante seulement, une valeur sûre en somme, mais bourré de graisses saturées mauvaises pour vos artères, et une salade végétarienne mêlant, sous de tristes feuilles de roquette, houmous, quinoa, lentilles, falafels de patates douces, chou pickles, concombre, persil, carottes et céleri râpés, graines de grenade, de lin, de tournesol, de chia, assaisonnée de vinaigrette balsamique, deux fois plus chère, d'aspect peu ragoûtant, mais qui avait au moins le mérite de ne pas entrer en conflit avec vos convictions écologiques, ni même parce que depuis la Place Saint-Augustin, vous avez descendu le boulevard de Malherbes au lieu de suivre, comme vous l'indiquait pourtant très clairement le GPS de votre smartphone, le Boulevard Haussmann puis bifurquer au niveau d'un carrefour sur la rue de l'Arcade, non, ces menus incidents, connaissant bien la ville de Paris, votre nature d'éternel indécis, votre sens de l'orientation défaillant, vous les aviez prévus, calculés, intégrés à votre emploi du temps, si bien qu'arrivé à la Cour de Rome, vous aviez constaté non sans quelque satisfaction sur l'horloge de la gare marquant neuf heures dix-sept, qu'il vous restait encore dix bonnes minutes avant d'embarquer,

ce que vous aviez omis de prévoir en revanche, c'est de croiser Pernod, ce bon vieux Pernod, votre ancien compagnon de

thurne à Lakanal, que vous aviez perdu de vue, dont vous n'aviez pas reçu de nouvelles depuis plus de cinq ans malgré vos SMS envoyés en général un lendemain de cuite le dimanche matin alors que la nostalgie de vos années étudiantes vous saisissait, laissés sans réponse, sur le seuil de la gare,

ce bon vieux Pernod, toujours aussi jovial, aussi avenant, aussi disert, qui avait justement pensé à vous ce matin, qui était heureux de vous revoir, qui avait tant de choses à vous dire depuis le temps, à quand remontait votre dernière rencontre déjà ? à l'été succédant au concours d'entrée à l'École Normale Supérieure, que vous aviez échoué, à deux places près, pour laquelle vous n'aviez pas trouvé le courage de cuber, vous résignant plutôt à passer une licence de lettres à la Sorbonne Nouvelle, qu'il avait réussi, lui, Pernod l'intello, Pernod le major de promo, qui réussissait toujours tout ce qu'il entreprenait, qui au terme de son cursus rue d'Ulm avait passé l'agrégation de philosophie, soutenu une thèse sur les apports de la géométrie non-euclidienne dans la pensée de Jean Baudrillard, puis enseigné quelques années dans un lycée du seizième arrondissement, jusqu'à l'été dernier où il s'était reconverti dans le privé, un poste de consultant, comme vous, dans une chouette entreprise de machines à écrire nommée Scabelli, un poste moins fatigant, mieux rémunéré, offrant plus de vacances, vacances dont il revenait à l'instant, et qu'il fallait absolument qu'il vous raconte,

ce bon vieux Pernod, toujours aussi fin, aussi observateur, aussi prévenant, qui, vous voyant déboutonner votre caban, en écarter les pans, saisir votre smartphone dans la poche intérieure et grimacer en consultant l'heure indiquant neuf heures trente cinq, soient deux minutes après le départ de votre train, vous avait fait remarquer qu'il manquait un bouton à votre vêtement.

Pseudo-homérique

LA BUSCULADE

Épopée en vers libres.

CHANT I

Je chante le combat et ce monstre terrible,
Qui, par ses cris stridents et son aspect horrible,
Dans un bus légendaire répandit le chaos,
Jusqu'à ce qu'un héros vint le mettre K.O.
Ô Muse, redis-moi quelle cause cruelle
Poussa ces êtres sacrés à se battre en duel,
Et en quelles circonstances le moins favorisé
Ressortit et vainqueur, et fort sponsorisé :
Au centre de Paris, la ville aux mille tours,
Près des Champs-Élysées, à l'entrée d'un carrefour,
Les klaxons enjoignaient de leurs accents d'airain
Les conducteurs à retirer le pied du frein.
C'est là que se trouvait, éclairé par Phébus,
Derrière une DS, un gigantesque bus.
Les âmes en son sein flottaient paisiblement,
Attendant sagement de sortir le moment ;
Elles demeuraient longtemps errant dans ces arrêts
Reliant Panthéon à Levallois-Perret,
Et même les sirènes d'un camion de pompiers
N'arrivaient à troubler ce calme séculier.
Mais en ce lieu paisible une chimère sommeille,
Un croisement étrange à nul autre pareil :

Mi-homme, mi-girafe, à la tête de lion,
Portant sabots aux pieds et bouc sur le menton.
La jeunesse en sa fleur bourgeoise sur son visage,
Son cou démesuré s'élève sur quatre étages,
Et ce corps, s'étirant du plafond au lino,
Se couronne au sommet d'un large Borsalino.
Héraclès en personne n'eût osé le défier,
Tant cette vision affreuse a lieu de terrifier.
C'est cette créature, produit de la Géhenne
(Ou de chez Monsanto un labo d'OGM),
Que par désinvolture un passager coudoie,
Non pas une, ni deux, mais bel et bien trois fois.
À ce geste discourtois, qu'un rugissement achève,
La chimère, en grondant, sur ses sabots se lève ;
Sa bouche se remplit de flammes furibondes,
Et sur sa tête se dressent mille serpents immondes.
Elle se racle la gorge et de sa forte voix :
Tu oses, crie-t-elle, tu oses, porter ta main sur moi ?
Misérable mortel, dont le coude sacrilège
De mes côtes a froissé le tendre cartilage,
Tu m'affliges et me nuis et conspires à me nuire,
Et je n'ai d'autre choix que de te faire périr !
Et l'air qui vibre du cri du monstre délétère,
Va jusqu'à l'Élysée réveiller Jupiter.
Rouge encore de haine, de dépit et de rage,
La foudre dans le regard, dans le cœur un orage,
Il se dresse et menace de toute sa hauteur
Des multiples poussées le dérangent auteur.
Cet ilote importun conçoit mauvais présage,
De ce chapeau de feutre qui lui porte ombrage,
De ce chapeau de feutre où rampent mille serpents
Autour d'une cordelette en peau de caïman.
Et cette macabre toilette achève de l'effrayer ;
Il sent sa peau frémir et son sang se glacer.
Il cherche une réplique, un mot pour s'excuser,
Mais ne trouve rien d'autre que cette formule usée :
Pour qui sont ces serpents qui sifflent sur ta tête ?
Dit-il en bégayant sur le mot « Théétète ».

Mais l'hydre courroucée lui donne pour seule réponse
Un coup de tête terrible, qui l'envoie dans les ronces.
Sous la rudesse du coup, il tombe, meurt, perd la vie ;
Son âme descend rejoindre Pluton sans préavis.
Mais lorsque ce lémure traverse le métro,
À son odeur infâme il remonte aussitôt,
Préférant ranimer un corps endolori,
Que brasser davantage des effluves d'œuf pourri :
Ainsi que l'ammoniac excite les athlètes,
Ce soufre démoniaque rend tous ses sens alertes.
Alors il se relève, il s'arme de courage,
Et pour se requinquer, gobe un Mars au passage.
Par ce dieu de la guerre ainsi favorisé,
Chaussé d'une paire de Nike, il va d'un pas ailé,
Contre son ennemi vengeance réclamer.
Suppôt d'Hadès ! dit-il, je vais te rétamer !
Et ce disant il marche, court, vole un sac Hermès
Des mains désabusées d'une bourgeoise épaisse.
Dans sa course folle il se met à tourner,
Tel ce fier lanceur de marteau : Jerry Maillet.
Il tourne, il tourne encor, doublement emporté
Et par le poids du sac, et par la volonté
D'abattre le serpent qui faillit le détruire.
Il tourne, tourne toujours, mû d'un vengeur désir,
Et son désir s'accroît quand les fesses reculent
De son ennemi juré, qu'il harcèle et accule
Au fond du bus contre un siège strapontin...
Ô Muse, redis-moi quel funeste destin
Réservèrent les Moires à l'affreux animal,
Car je sens ma mémoire ici devenir bancale.
Tandis qu'il gémissait sous le siège mural
En position de sécurité latérale,
Son ennemi lui porta-t-il le coup fatal ?
Ou bien l'a-t-il laissé en position fœtale,
Préférant épargner cette espèce menacée,
Que par des écolos se faire intenter procès ?
Allons, Muse, dis-moi ! Comment ? tu ne sais pas ?
Oh, Muse, tu abuses ! Cela ne se fait pas

De planter ses lecteur tout juste avant la fin !
(Serais-tu l'inspiratrice d'un certain G. * . *. Martin ?)
Mais bon puisque tu ne me laisses pas d'autre choix,
S'il te plaît prête-moi une dernière fois ta voix,
Pour de ce chant premier passer au chant second,
Et espérons alors trouver une conclusion :

CHANT II

Assis devant l'entrée de la gare Saint-Lazare,
Une aumônière aux pieds, dans mes bras ma guitare,
Je chante la chanson d'un trio fantastique,
Ce groupe de rock anglais au nom mythologique,
Qui, pareils aux héros embarquant sur l'Argo,
Sillonnèrent les mers à bord d'un lourd cargo
En quête d'un trésor, dont les reflets dorés
Égalent ceux du disque qu'elle leur a fait gagner :
Starlight,
Oh ouh oh ouh ohoh starlight...
Mais, ô Muse, à présent, prêtez-moi votre voix,
Pour que je puisse chanter ce qu'à l'instant je vois
(Ayez soin cependant que votre accent rosbif
Ne me donne l'impression de parler par le pif) :
Les heures poursuivaient leur marche circulaire
Loin dans l'après-midi, et le peuple de l'air
Folâtrait joyeusement dans l'épaisse toison
Que montrait une chimère par la fente d'un blouson.
(Cette chimère mortelle nous l'avons déjà vue,
C'est la chimère amère du récit ci-dessus.)
Cette vision funeste alarme le sage Mentor.
Il arrête le monstre et, d'une voix de stentor,
Prodigue à son disciple cet avisé conseil :
Prends ce bouton, Monstre, prends et tends bien l'oreille.
Va, cours, vole et fais-le coudre sans déférer,
À ton pardessus qui commence à s'échancrer.
Nombreux sont les ennemis qui ont juré ta perte.
Et ce trou dans ta veste signerait ta défaite.

Ton col est vaincu, mais non pas invincible,
Et une déchirure reste chose possible.
Or si par un malheur cela doit advenir,
Je ne donne pas cher du reste de ton avenir.
Comme le trait de Pâris, guidé par Apollon,
Fut fatal à Achille, en frappant son talon,
Les laissant libres alors d'y darder leurs regards,
Tes poils feraient l'objet de leurs fatals brocards.
Ta réputation ne s'en remettrait pas,
Et ton honneur passerait de vie à trépas.
Tel lui disait Mentor avec autorité,
Au point qu'il s'en trouva la gorge toute irritée.
Et déjà le soleil passait sous l'horizon,
Quand la chimère promit de couvrir sa toison.

Flaubertuche

AVERTISSEMENT

Le style de ce texte étant dit « réaliste », toute ressemblance avec des faits ou individus fictifs ne saurait être que pure coïncidence.

Le 31 mai 2017, vers neuf heures du matin, un bus de la RATP, sur le point de partir, faisait trembler la chaussée devant l'arrêt « Luxembourg ».

Des gens se pressaient à ses portes ; des poussettes, des chariots, des sacs de courses entravaient le passage ; on se bousculait, on s'injuriait ; le chauffeur vapotait sur le trottoir, et les volutes mentholées de sa cigarette électronique se mêlaient aux filets de fumée blanchâtre, qui sortaient des ouïes d'aération de son véhicule.

Enfin, le moteur rugit ; et le bus se lança sur le Boulevard Pécuchet, au milieu d'un carrousel de voitures, motocyclettes, bicycles, et trottinettes électriques, qui défilaient avec une vitesse d'ombres chinoises.

Un jeune homme de vingt-six ans, coiffé d'un chapeau mou, et qui serrait sous son bras un vinyle de Johnny Halliday, se tenait près du composteur, à l'avant du bus. Son cou, de taille remarquable, semblait s'étirer tout exprès pour exhiber ses longs cheveux frisés, qui lui tombaient jusqu'à la nuque, et dans lesquels se perdait le lacet de son feutre noir. À travers la buée du pare-brise, il contemplait des boutiques, des cafés, des terrasses jonchées de chaises en rotin ; parfois, il frissonnait en voyant une

agence d'intérim ; et, à mi-chemin, aux abords de la Seine, ses grands yeux bleus s'illuminèrent en reconnaissant la Tour Eiffel.

M. Freddy Cuche, récemment inscrit à Pôle Emploi, arrivait de Bouvain, dans le Valcados, où il vivait avec sa mère. Soucieuse d'assurer une situation à son fils, elle l'avait envoyé rendre visite à son oncle, Geoff Cuche, qui occupait la fonction de président de la République, en espérant qu'il lui offrirait un poste dans son gouvernement.

Freddy n'aimait guère l'idée de chercher un emploi, alors qu'il disposait de trois annuités de chômage, et qu'à leur terme, il se trouverait suffisamment âgé pour pouvoir prétendre au RSA. Mais sa mère lui ayant certifié qu'avec un poste au ministère, il décuplerait son salaire sans travailler davantage, il avait fini par suivre son conseil.

Dix fois le RSA : il songeait à la vie qu'il pourrait mener doté d'une telle fortune. Il irait faire ses courses à Monoprix, chromerait les jantes de son Solex, compléterait sa collection de cartes Panini, plaisirs qui jusqu'alors lui paraissaient inaccessibles. Il enfila ses écouteurs, et, bercé par les cahots du véhicule, les yeux fermés, fredonnant un air de Daniel Balavoine, il se laissa aller à ces projets fantastiques.

Les portes du bus s'ouvrirent. Des gens entrèrent. Ils le forcèrent à changer de place.

Il s'avança dans l'espace réservé aux personnes à mobilité réduite, près d'un jeune homme en casquette. C'était un freluquet d'une vingtaine d'années, qui flottait dans son maillot de basketball. Il portait, en pendentif, un lourd symbole dollar incrusté de diamants ; dix chevalières, gravées des lettres C U C H E D A D D Y, brillaient sur chacun de ses doigts ; et son pantalon en denim, troué au niveau des genoux, descendait sur une paire de *sneakers* ornées de motifs multicolores.

Il ne semblait pas prêter attention à la présence de Freddy. Il lui marcha sur les pieds à plusieurs reprises, sans s'excuser, s'appuyait contre son bras dans les virages, et, lorsque le bus freina brusquement à un arrêt, il lui enfonça son coude dans les côtes.

Agacé, le chômeur se retourna ; il lui dit :

— Mais qu'est-ce t'as à me palper comme ça ? T'es de la jaquette ou quoi ?

Stupéfait, l'inconnu ne répondit rien. La bouche à demi ouverte, il examinait Freddy, décontenancé par cette soudaine apostrophe. Puis il fronça les sourcils.

— On se serait pas déjà vus quelquepart ? demanda-t-il d'une voix nasillarde.

Freddy répliqua sèchement :

— Vu ta sale tronche, j'm'en serais souvenu !

Puis, aussitôt, apercevant une place libre, dans le fond du bus, il lui donna un coup d'épaule, et s'élança dans la foule des passagers.

Jamais il n'avait vu autant de gens à l'intérieur d'un autobus. À part deux ou trois retraités, assis sur des strapontins, c'étaient des fonctionnaires, des vendeurs, des employés de bureau, qui se rendaient sur leur lieu de travail. Ils se tenaient debout, serrés les uns contre les autres, et s'ignoraient mutuellement, les yeux rivés sur leur smartphone, ou absorbés par la musique de leurs écouteurs. Ça et là, des étudiants relisaient leurs fiches Bristol, des hommes d'affaires passaient des appels téléphoniques, un mendiant psalmodiait un discours en agitant un gobelet vide, et une septuagénaire, qui tenait dans ses bras un caniche empaillé, lançait des regards torves aux agents de sûreté, qui stationnaient près des portes.

Il se déplaçait péniblement, joua des coudes pour se frayer un passage, piétina le mocassin d'un bourgeois, accrocha un sac à dos ; en traversant le soufflet d'articulation, il trébucha sur une pelure de pomme de terre ; enfin, il arriva dans la seconde voiture.

Ce fut comme une apparition :

Elle était assise, au milieu de la banquette arrière, seule ; ou du moins, il ne distingua personne, dans l'éblouissement épileptique que lui envoyait son mascara à paillettes. Son *contouring*, appliqué à grands traits sous les pommettes, sur les tempes et sous la mâchoire, lui zébrait gracieusement le visage. Sa veste en fourrure de vison se répandait à poils nombreux sur le sol. Et l'odeur de son shampoing Tahiti fleur de la passion se

conjuguait suavement aux effluves de lavande électrique, qui embaumaient l'autobus.

Jamais il n'avait vu pareille beauté, cette mollesse de ses hanches, ni ces formes généreuses, que moulait sa jupe léopard. La lumière crue des LED embrasait ses mèches rousses, faisait briller ses faux ongles, pénétrait de tons fauves son fond de teint orange ; il considérait sa toilette avec admiration, comme une œuvre d'art, un Matisse peint à la truelle ; et il y avait dans toute sa personne quelque chose d'étrangement familier, qui lui donnait l'impression de la connaître depuis toujours, la conviction qu'il l'avait attendue toute sa vie. Il voulait lui parler, lui demander son GSM, lui offrir un verre de monaco.

Une bonne femme vêtue d'un tablier rose le sortit de sa rêverie.

— Ben ça ! C'est toi mon Freddy ?

Le jeune homme demeura interdit.

— Tatie Betty ?

— Eh ! Mais qui d'autre ? Allez, viens par-là que je t'embrasse.

Et elle le prit dans ses bras.

Betty Agnès Renée Myrtille Josiane Odette Nadine Cuche, première dame de France, était la tante de Freddy. Cinq années séparaient leur dernière rencontre, elle avait failli ne pas le reconnaître. Elle lui adressa quantité de questions sur lui, sa mère, la raison de sa présence à Paris. Ensuite, elle pointa du doigt la racaille en casquette, son fils :

— Tu reconnais pas Siegfried ? Faut dire que lui aussi a changé depuis le temps.

Freddy afficha une mine embarrassée. Puis, elle fit de grands gestes en direction de l'inconnue de la banquette arrière.

— Mélanie ! Mélanie ! Devine un peu sur qui je viens de tomber !

La jeune femme balaya la voiture du regard, ses yeux rencontrèrent ceux du chômeur, son cœur bondit ; elle s'écria :

— *Oh my god !*

Elle les rejoignit ; et, alors qu'elle se penchait vers lui pour l'embrasser, Freddy, béant, reconnut sa cousine.

Le Président de la République, Geoff Jacky Schwarzy Zizou Cuche, attendait sa famille au volant de son *break* Nevada, garé en double file à l'entrée de la gare Saint-Lazare. C'était un grand bonhomme, d'une cinquantaine d'années environ, avec une coupe mulot et la barbe taillée en bouc. Il portait ses vêtements de fonction, une veste de costume bleu marine, une chemise en popeline blanche, un short kaki, une paire de tongs. Il revenait d'une importante réunion, où il avait convaincu le président d'Argentine de lui échanger une trentaine de Rafale contre le transfert de Lionel Messi dans l'équipe de France.

Il se réjouit à l'idée d'intégrer Freddy dans son gouvernement. Parce qu'il avait été le meilleur libéro du Bouvain Football Club, il le nomma ministre de la Défense.

Ensuite, il lui conseilla d'ajouter un bouton à sa redingote.

— Eh ouais, mon neveu ! Parce que si t'as le bouton, t'as la télécommande ; si t'as la télécommande, bah t'as la télé ; si t'as la télé, t'as *La Petite maison dans la prairie* ; si t'as *La Petite maison dans la prairie*, t'as des Peaux-Rouges ; si t'as la peau rouge, t'es comme la Vache qui rit ; et si t'as la Vache qui rit, bah t'as du fromage — et c'est qui le pays du fromage ? c'est la France ! C'est comme ça qu'on va redresser notre pays, je te le dis !

Comme Freddy rajustait son vêtement, le smartphone de Mélanie sonna.

— Bon, je vous laisse, y'a mon Uber qu'arrive.

— Hubert ? fit Geoff. Qui c'est encore ? Ton nouveau petit copain ?

Mélanie gloussa.

— Mais non, 'Pa, c'est une marque de taxi !

Une berline blanche leur fit un appel de phares.

— Je crois que c'est pour moi, dit Mélanie.

Elle embrassa ses parents. Lorsqu'elle prit Freddy dans ses bras, il tressaillit en sentant ses cheveux lui effleurer le visage. Elle traversa la rue, échangea quelques paroles avec le conducteur du véhicule. Elle monta dedans. La voiture disparut à l'angle d'un bâtiment.

Et ce fut tout.

Épître au Lecteur

LECTEUR,

Vous me fîtes grâce de lire ce livre jusqu'à la fin ; je vous en remercie.

Si cet ouvrage vous a plu, je ne saurai assez vous recommander de consulter mes autres livres sur mon site :

www.yvesolivierauteur.com

N'hésitez pas non plus à en parler à votre entourage ou sur les réseaux sociaux. Les recommandations entre lecteurs sont précieuses et contribuent grandement à nous faire connaître, nous autres auteurs indépendants.

Enfin, pour me contacter, suivre mes actualités ou être averti de mes prochaines parutions, je ne peux que vous inviter à me rejoindre sur ces réseaux :

Wattpad : YVSLVR

Facebook : Yves Olivier

Instagram : yvs.lvr

X (ex-Twitter) : yvs_lvr

Ce sont, LECTEUR, les vœux que j'émets à votre attention, attendant que par le respect de mes engagements je vous puisse rendre très bientôt quelque nouvel ouvrage, ainsi que m'y obligent mon honneur, ma fonction et le titre qu'en toute modestie je prends,

LECTEUR,

De très humble et,

Pour votre lecture,

Pour votre soutien,

Pour votre protection,

De très reconnaissant

Serviteur de votre majesté,

Yves Olivier

Index des auteurs pastichés

AULNOY (Marie-Catherine, baronne d')

BAUDELAIRE (Charles)

BECKETT (Samuel)

BUTOR (Michel)

CAMUS (Albert)

CÉLINE (Louis-Ferdinand)

DESNOS (Robert)

DIDEROT (Denis)

DURAS (Marguerite)

ERNAUX (Annie)

FLAUBERT (Gustave)

HOMÈRE

JARRY (Alfred) : voir UBUESQUE

JOYCE (James)

LA FONTAINE (Jean de)

LES BOLOSS DES BELLES LETTRES (Quentin Leclerc & Michel Pimpant, dits)

MARIVAUX (Pierre Carlet, dit)

MONTESQUIEU (Charles Louis de Secondat, dit)

PRÉCIEUSES (mouvement des)

PROUST (Marcel)

RABELAIS (François)

SARRAUTE (Nathalie)

SIMON (Claude)

VIAN (Boris)

Table des matières

<i>Notice</i>	4
Camusien	5
Rabelaisien	7
Durasoir	9
Aulnois	10
Desnosse	13
Diderotier	15
Baudelairien	18
Ernal	19
Précieusement ridicule	23
Joycéen	26
Beckettiste	29
Célinasse	34
Ubuesque	38
Proustien	42
Fontinal	47
Boloss	49
Simonard	51
Marivaldien	55
Vianesque	59
Sarraut	63
Montesquieux	68
Butord	72
Pseudo-homérique	78
Flaubertuche	83
<i>Épître au Lecteur</i>	88
<i>Index des auteurs pastichés</i>	89